UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00372031 5

LETTRE A MYLORD ...
SUR BARON
Et la Dlle LE COUVREUR

PAR GEORGE WINK (l'Abbé d'Allainval).

LETTRE DU SOUFFLEUR
DE LA COMEDIE DE ROÜEN
AU GARÇON DE CAFFÉ

(PAR DU MAS D'AIGUEBERRE).

Publiées par JULES BONNASSIES
Et ornées de Photographies.

PARIS
L. WILLEM, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Expert pour les Ventes aux Enchères
8, RUE DES BEAUX-ARTS, 8

M. D. CCC. LXXI.

COMEDIE FRANÇAISE

LETTRE

DE

D'ALLAINVAL

LETTRE

DE

DU MAS D'AIGUEBERRE

PN
2633
A64

CET OUVRAGE

N'A ÉTÉ TIRÉ QU'A 300 EXEMPLAIRES

TOUS NUMÉROTÉS.

LIBRARY
JUN 23 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

250 sur papier vergé.
28 — teinté.
20 — de Chine.
— peau de vélin.
300

Exemplaire N° 244

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

LETTRE A MYLORD ***

SUR BARON

Et la Dlle LE COUVREUR

PAR GEORGE WINK (l'Abbé d'Allainval).

LETTRE DU SOUFFLEUR

DE LA COMEDIE DE ROÜEN

AU GARÇON DE CAFFÉ

(PAR DU MAS D'AIGUEBERRE).

Publiées par JULES BONNASSIES

Et ornées de Portraits.

PARIS

L. WILLEM, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Expert pour les Ventes aux Enchères

8, RUE DES BEAUX-ARTS, 8

M. D. CCC. LXX.

NOTICE

Voici deux des plus intéreſſantes brochures faites ſur les comédiens au XVIIIe ſiècle. La ſeconde eſt, en même tems, un curieux document ſur l'art théâtral.

Elles ont paru toutes deux la même année, en 1730 : l'approbation de la première eſt du 7 juin ; celle de l'autre, du 6 juillet. La *Comédie-Françaiſe* eſt alors dans une de ſes belles périodes. Baron & Adrienne Lecouvreur ne ſont plus, il eſt vrai, mais ils revivent dans ceux que leur génie a formés. Lui, s'eſt éteint il y a ſix mois, chargé d'ans

& de gloire; elle, eſt à peine en terre, & ſa perte eſt d'autant plus ſenſible qu'un crime, dit-on, l'a hâtée & qu'elle fut ſuivie d'une perſécution poſthume. Ces deux écrits ſont pleins de leur ſouvenir. Malgré les réſerves de d'Allainval ſur l'homme, dans Baron, ſon eſtime pour le comédien ne laiſſe pas d'égaler celle que lui inſpire Adrienne.

Ils ont encore cet intérêt qui manque aux biographies rédigées de ſeconde main. Par leurs dates d'approbation, l'on en voit l'actualité, comme, à la vivacité des regrets, on y ſent l'impreſſion directe, perſonnelle & la douleur enthouſiaſte, que le tems affaiblit dans la tête auſſi bien que dans le cœur.

La *Lettre à Mylord****[1] n'a été rééditée qu'une fois, dans la *Collection des Mémoires dramatiques* : c'eſt dire qu'elle n'eſt point commune & qu'en outre elle a ſubi des remaniemens & des coupures. On la doit à l'abbé d'Allainval, qui s'eſt caché ſous le pſeudonyme de George Wink, auteur de quelques jolies pièces, dont une, *l'Ecole*

---

[1] Probablement Mylord Petersborough, ce militaire dont l'originalité brutale eſt célèbre. Lui qui diſait, un jour, à Adrienne « Allons ! qu'on me montre beaucoup d'amour & beaucoup d'eſprit » ne partagea pas toujours le préjugé de ſon tems contre les femmes de théâtre, puiſqu'il finit par en épouſer une.

des Bourgeois, eſt un petit chef-d'œuvre. Elle ſe reſſent de la mauvaiſe humeur qu'entretenait chez lui ſa miſère; c'eſt néanmoins le document le plus fidèle & où il y a le plus de *fibre,* ſur la vie des illuſtres comédiens qui en ſont l'objet, &, malgré ſon injuſtice envers Baron, dont, à cette époque, on méconnut le noble caractère & la fierté légitime, elle a toujours ſervi de baſe aux biographies de cet acteur & de ſa partenaire.

La *Lettre du Souffleur* eſt, à parler exactement, la *Seconde Lettre.* On la doit évidemment à du Mas d'Aigueberre, Conſeiller au Parlement de Toulouſe. Ce magiſtrat-littérateur fit jouer, à la *Comédie-Françaiſe*, le 9 juillet 1729, une pièce intitulée *les Trois Spectacles*, compoſée d'une tragédie en un acte, *Polixène*, d'une comédie en un acte, en proſe, *l'Avare amoureux,* & d'une paſtorale, *Pan & Doris,* eſpèce d'opérette, avec chœurs & ballets, dont Mouret fit la muſique. Le ſuccès de cette nouveauté provoqua, la même année, deux parodies à la *Comédie-Italienne,* l'une, *Melpomène vengée,* l'autre, que d'Aigueberre fit lui-même de *Polixène, Colinette,* qui fut repréſentée le 4 ſeptembre 1729. Mais *les Trois Spectacles* eſſuyèrent également des attaques : d'Aigueberre y répondit par la *Lettre du garçon de caffé au ſouffleur de la Comédie de Rouen* (1729) & la *Réponſe du ſouffleur*, &c. (1730). Quant à la *Seconde Lettre,*

elle n'a p eſque aucun rapport avec les autres : c'eſt une revue du perſonnel de la *Comédie-Françaiſe* en 1730 & un expoſé de principes ſur la déclamation théâtrale. Elle n'a jamais eu de réimpreſſion & elle fut toujours ſi rare — la *Comédie* fit ſans doute acheter & détruire preſque tous les exemplaires — qu'elle n'a été connue ni des bibliographes, qui ont indiqué les précédentes, ni des hiſtoriens du théâtre, qui y auraient trouvé de précieuſes indications. Nous l'attribuons hardiment — quoique nous ne puiſſions nous autoriſer à ce ſujet d'aucun bibliographe — à du Mas d'Aigueberre : c'eſt une *ſuite*, au moins apparente, & d'ailleurs le paſſage ſur *les Trois Spectacles* vaut une ſignature. L'exemplaire qui nous eſt échu porte des corrections manuſcrites dont la nature accuſe la main de l'auteur lui-même : nous en avons fait profiter notre édition.

La *Seconde Lettre* eſt curieuſe à bien des titres. Elle paſſe en revue, nous l'avons dit, les Comédiens Français, ſauf les médiocres, en 1730, & donne ſur eux les appréciations d'un écrivain qui a le jugement ſûr, la parole éloquente & qui écrit ſans paſſion — ce dernier point ſerait long à prouver; mais nous nous en portons garant. — C'eſt encore un document unique, à cauſe même de la date où elle fut rédigée. Parmi les comédiens qu'elle critique, il y en avait de jeunes alors, &, ſans d'Aigueberre, nous

n'aurions que peu de détails ſur leurs débuts & l'enfance de leur talent : les articles biographiques des écrivains ſpéciaux contemporains, Maupoint, de Beauchamps, ſont brefs, & ceux des frères Parfaict, qui, dans l'*Hiſtoire du Théâtre François*, s'arrêtent en 1708, n'ont guère plus de prolixité dans le *Dictionnaire des Théâtres*. La *Seconde Lettre* eſt encore une date pour l'hiſtoire de la ſcience théâtrale : à part le *Traité du récitatif* de Grimareſt, mélange d'obſervations grammaticales & proſodiques & de naïves généralités, c'eſt le premier ouvrage où l'on ait eſſayé de fixer les principes de l'art du comédien.

A l'époque où d'Aigueberre écrit, la critique va devenir une ſcience, avec les Encyclopédiſtes & même avec leurs adverſaires, mais elle bégaye encore. Auſſi que remarquons-nous dans ſon œuvre? de l'inſtinct plutôt qu'une méthode de ſpéculation : phénomène qui ſe produit au même âge de toutes les civiliſations. Quand l'art eſt dans ſon plein, on en obſerve les lois inconſciemment, & c'eſt quand il vient à décroître qu'on arrive à les connaître par la comparaiſon, dont l'étude, qui concentre alors la vitalité intellectuelle des peuples, aiguiſe le ſens. Ce phénomène ne fut jamais plus accentué qu'au XVIIIe ſiècle, ſi ce n'eſt de nos jours, parce que le grand mouvement philoſophique lui donna

de l'intenſité. D'Aigueberre eſt un remarquable échantillon de ces écrivains intérimaires qui naiſſent au lendemain de l'art & à la veille de la ſcience. La queſtion qu'il entrevoit, ſans la diſtinguer, exiſtait bien avant lui. Molière — j'omets Shakeſpeare que l'on ne connaiſſait point en France — l'avait preſſentie dans la polémique de *l'Impromptu;* Baron, Ponteuil & leurs élèves Quinault-Dufreſne, Adrienne Lecouvreur & Mlle Balicourt avaient pratiquement donné des exemples; mais ſi le génie leur inſpira les effets, l'abſence de critique conſtituée leur déroba les principes, l'enchaînement des déductions & les empêcha de formuler une théorie de leur art. C'eſt ce que d'Aigueberre tentait, & il eſt curieux de voir ce fin obſervateur aux priſes avec les définitions & les mots qui lui manquent. Il reſſemble à d'illuſtres perſonnages de ſon tems, qui parlent admirablement une langue dont ils ignorent la ſyntaxe & l'orthographe. D'Aigueberre ne connaît pas la grammaire de l'art : il cherche, il erre ; à chaque inſtant il *brûle*, & puis baſt! il va *ſe noyer* dans un océan de menues obſervations *de chic*. « La nature ſeule » dit-il « a le pouvoir d'agir ſur les cœurs ; ce n'eſt qu'en l'imitant qu'on peut produire les mêmes effets. » En l'imitant? S'il avait ajouté *& en la choiſiſſant*, il exprimait la théorie complète & exacte de l'art, telle qu'elle eſt admiſe au-

jourd'hui [1]. Eh bien! il faut lire une dizaine de pages pour trouver cet aveu — encore n'eſt-il qu'implicite — dans le jugement qu'il émet ſur Baron & Adrienne Lecouvreur; &, d'ici là, nous le voyons démenti par un conſeil d'imiter *réellement* la nature, en contradiction avec la théorie qui découle de l'enſemble de ſes idées, & amorti par des définitions de l'art, toutes à côté de la vraie.

Cette reconnaiſſance de deux écoles, qu'on voit poindre à tout moment chez d'Aigueberre, ſans qu'il lâche le mot, n'eſt point ſpéciale à ſon ſujet. La déclamation artificielle ou théâtrale étant l'imitation choiſie de la déclamation naturelle, devait, ainſi que toutes les manifeſtations de l'eſprit humain, produire deux courans, deux *pôles* naiſſant des extrêmes. En déclamation, c'eſt l'*inſpiration* & l'*analyſe*, comme, dans les autres domaines de la penſée, la foi & l'examen, le tempérament & la raiſon, la ſynthèſe & l'analyſe, la fantaiſie & les règles, la *grandeur* &

---

[1] Car il n'y en a pas d'autre, & le ſoi-diſant *réaliſme* n'exiſte pas. Les artiſtes ſuivent de plus ou moins près la *réalité*, mais ils ne peuvent jamais la copier ſtrictement. Ils ne font pas de l'*art réaliſte*, mais du *réaliſme à propos d'art*, & tous obéiſſent à cette loi inſtinctive d'émondation ſans laquelle l'œuvre ſerait vaine, puiſqu'elle reſterait toujours en deçà du but.

l'*ordre* eſthétiques & politiques, le coloris & le deſſin, l'harmonie & la mélodie, en un mot la paſſion & la réflexion. Ces deux courans, éternels ainſi que l'homme, relèvent, comme ſes actes, des mêmes principes philoſophiques. Dans l'eſpèce, le premier eut pour champion dogmatique, au XVIIIe ſiècle, Rémond de Sainte-Albine; le ſecond, Diderot & Marmontel; Talma devait les fuſionner par l'étude, comme, un ſiècle avant lui, Molière & Baron, par la conception primeſautière inhérente au génie. D'Aigueberre, qui a l'inſtinct de leur exiſtence, ne l'indique même pas. Liſez ſes jugemens ſur Beaubourg, Mlles Duclos, Deſmares & ſur Baron, Quinault-Dufreſne & Adrienne Lecouvreur: ils ſont juſtes; la queſtion y eſt à l'état latent, mais il en connaît ſi peu les termes ſcientifiques qu'il les confond & caractériſe parfois le talent d'une école par ceux qui s'appliquent au talent de l'autre.

Ce qui manque à d'Aigueberre, c'eſt la ſcience. En qualité d'homme de goût, il lui ſuffisait d'avoir les impreſſions vraies; comme critique, il lui fallait apprendre la grammaire de l'art avant d'en écrire, & connaître les baſes philoſophiques pour déduire les principes : car le critique n'a pas ſeulement à conſtater les effets; s'il veut diriger ou préparer une rénovation, il doit découvrir ou, du moins, appliquer les lois. Mais, en 1730, d'Aigueberre ne pouvait encore atteindre ce but;

même avec les études archéologiques de l'abbé Dubos, il n'y ferait arrivé qu'à demi. Certes, il aurait pu, dans l'exégèſe de l'art théâtral chez les Grecs, étudier le ſecret des rapports entre les moyens matériels & les effets; mais aurait-il parfaitement compris l'étendue de ces effets? Car, de ſon tems, on ne connaît guère que l'antiquité Romaine, &, de la Grèce, on n'étudie que les œuvres purement littéraires, & non l'eſthétique. Ignorant les lois ſpiritualiſtes qui régiſſent la déclamation, aurait-il deviné que la ſcience du geſte & de la mimique leur eſt également ſoumiſe? qu'en leur nom, l'intenſité de la déclamation doit être proportionnée à l'intenſité poétique du rôle? Ignorant l'hiſtoire de cet art, aurait-il conſtaté, pour en faire l'application aux œuvres de ſon pays, que le ton déclamatoire caractériſe l'enfance de tous les théâtres, parce que l'œuvre dramatique participe alors davantage de la poéſie pure? Peut être même, inhabile à remarquer, parmi les différences accidentelles des civiliſations, leurs points de contact éternels & leur marche identique, aurait-il conclu de la conſtatation exagérée des premières entre l'art des Grecs & le nôtre à la néceſſité de leur maintien excluſif dans la poétique théâtrale moderne, ſans voir que la nature idéale reprend toujours ſes droits & que le chriſtianiſme lui a fait la part encore plus grande que le naturaliſme grec. Ce devait être le rôle

des Leſſing, des Marmontel, des Schlegel & des Talma.

Nous ſommes loin de reprocher à d'Aigueberre cette lacune, fatale de ſon tems, dans l'expreſſion & qui eſt préciſément le *témoin* de ſon œuvre, ſi judicieuſement inexpérimentée. Étonnante ſingularité ! Sa penſée dépaſſe les théories de ſes ſucceſſeurs immédiats. Ce tempérament entre les deux extrêmes, que Baron a réaliſé, dont Talma donnera la théorie, eſt oublié après Dufreſne. Les Comédiens vont revenir aux termes abſolus, &, tandis que l'école de Dumeſnil ſe démènera ſur ſon trépied, que celle de Clairon ſe refroidira parfois dans l'interprétation *diſſectrice*, Diderot proclamera bien haut que *le talent du comédien eſt en raiſon inverſe de ſa ſenſibilité*, & Sainte-Albine ſoutiendra le contraire auſſi nettement. En 1730, d'Aigueberre penſe, ſans le pouvoir démontrer, ce dont, un demi-ſiècle après, l'acteur anglo-français doit trouver la formule en la mettant en pratique. Mais, s'il ne trouve pas l'expreſſion, comme il conſtate exactement les faits ! Comme il ſaiſit bien le vice fondamental de l'école de l'*inſpiration*, qui lui fait traduire aveuglément le mot au lieu de l'idée, & cette virtuoſité nerveuſe avec laquelle Waltniq « exprime la douleur comme le déſeſpoir, gémit avec violence, ſoupire comme s'il enrageoit..., donne à la tendreſſe tout ce qui convient à la douleur...

&, trop occupé de ſon rang, confond ce qui eſt propre à la perſonne avec ce qui convient à la dignité. Un moment après, il ne conſerve plus rien de toute cette grandeur : veut-il exprimer une paſſion, il s'y livre ſans réſerve; *il oublie ce qu'il repréſente & ne ſonge qu'à ce qu'il veut faire ſentir...* » Avec quelle profondeur il accuſe l'*infériorité* de cette école, en la taxant d'*inintelligence*! Mais il n'ajoute pas : inintelligente, inférieure, parce qu'elle eſt irreſponſable, comme la violence phyſiologique qui la mène. Quelle juſteſſe dans les conſeils qu'il donne aux comédiens ſur la *compoſition*! Quelle expérience dans celui-ci, qui eſt la première loi de leur art : « Pour toucher vivement, il ne ſuffit point d'avoir des ſentimens (c'eſt-à-dire de les comprendre), il faut que ces ſentimens ſoient vifs & animés! » De quelle ſûreté de jugement il fait preuve dans ſes critiques! Tout ce qu'il dit des comédiens vieux ou déjà formés a reçu l'adhéſion des écrivains ultérieurs, & il prédit non moins ſûrement ce que deviendront les jeunes. De là cette conſéquence que ce qu'il rapporte, au moment où il écrit, eſt vrai.

Le caractère de ces deux œuvres indique celui des annotations que nous y avons plaquées. Notre but n'a été ni d'accompagner l'une de biographies complètes, ni d'écrire, à côté de l'autre, un traité de déclamation, mais de laiſſer

le pas au texte, en l'eſcortant, chaque fois qu'il l'a fallu, des explications indiſpenſables à ſa parfaite intelligence : rien de plus. La *Seconde Lettre* n'étant que ſœur utérine de ſes aînées, nous avons omis de commenter les deux ou trois alluſions qu'y fait d'Aigueberre à la polémique ſoulevée par ſa trilogie. Nos notes, — celles des auteurs ſont indiquées par des lettres & imprimées en *italiques*, les nôtres par des numéros & en romains, — ſont donc anecdotiques dans la *Lettre* de d'Allainval, laconiquement biographiques & critiques dans celle de d'Aigueberre. Notre édition eſt rigoureuſement conforme aux originales, ſauf les quelques corrections indiquées plus haut & trop légitimes pour qu'on ne nous en ſache pas gré. Nous avons dû cependant remanier les alinéas & la ponctuation, deux points ſi fort négligés autrefois que le ſens du texte en devenait ſouvent incompréhenſible, ce qui était ici le cas en maint endroit. Enfin, nous avons reſpecté l'orthographe de l'époque, tout en en rectifiant les fautes.

J. B.

LETTRE

A MYLORD ***

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

LETTRE
A MYLORD ***

SUR

BARON

ET LA

D^LLE LE COUVREUR

OU L'ON TROUVE

PLUSIEURS PARTICULARITEZ THEATRALES

PAR

GEORGE WINK

A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS
CHEZ ANTOINE DE HEUQUEVILLE,
Au coin de la ruë Gist-le-cœur, à la Paix.

M. DCC. XXX.
Avec Approbation & Permission.

LETTRE A MYLORD ***

SUR

BARON

ET LA

Dlle LE COUVREUR

MYLORD,

Vous comptiez, ſi je m'en ſouviens, quatre merveilles dans Paris : 1° les Thuilleries, 2° le Jeu de la Dlle Le Couvreur, 3° la Danſe de la Dlle Camargo [1], 4° la Voix

---

[1] Mlle Camargo (Marie-Anne Cupis ou Cuppi de)(1710-1770) débuta, vers 1730, à l'Opéra dont

de la Dlle Le Maure [1]. La ſeconde de ces merveilles n'eſt plus que l'objet des regrets de tous ceux qui l'ont admirée, je veux dire vûë.

Le Theatre François avoit perdu, le 22 Decembre 1729, le fameux Baron (ſon vrai nom étoit François Boiron [2])

---

elle ne ſortit définitivement qu'en 1751. C'eſt la créatrice de la *piaffe aphrodiſiaque*. Lancret, dans ſon tableau gravé par Laurent Cars, a mal rendu le caractère de ſa danſe, qu'il a faite noble & gracieuſe, comme celle de Sallé, la rivale de Camargo.

[1] Mlle Le Maure (1704-1783), reçue dans les chœurs de l'Opéra en 1719, débuta en 1724 & prit, après être pluſieurs fois ſortie & rentrée, sa retraite en 1750. En 1771, elle donna quelques repréſentations au *Colyſée* où tout Paris accourut. Le ton pénétrant de ſa voix faiſait oublier ſon affreux viſage.

[2] Son vrai nom était Michel Boyron. Son père, le comédien de l'*Hôtel de Bourgogne*, s'appelait également Michel, ou André; ſon fils, mort en 1711, Etienne ou Antoine. C'eſt ſon petit-fils

plus âgé qu'il ne vouloit qu'on le crût; il étoit ſur ſon âge plus myſterieux qu'une coquette [1]. Il n'y a pas plus de quatre à cinq ans qu'il joüoit encore les Rôles de *Rodrigue* dans *le Cid*, & de *Dorante* dans *le Menteur* [2]; mais, quoi-

---

qui ſe nommait François, mais il ne débuta qu'en 1741, &, en 1730, c'était un jeune homme que d'Allainval ne devait pas connaître. Quant au nom de Baron, il provient de Louis XIII qui le donnait toujours à André : celui-ci le garda.

[1] L'extrait baptiſtaire produit à la mort de Baron le faiſait naître en 1653, ſur la paroiſſe Saint-Sauveur. Mais la mauvaiſe tenue des regiſtres au XVIIe ſiècle & le témoignage de Deſcoteaux, qui était ſon ami d'enfance & du même âge que lui, ont toujours fait préſumer qu'il ſe rajeuniſſait de ſix ans. Lemazurier fit, pour éclairer ce point, de grandes recherches qui ſont reſtées infructueuſes.

[2] En 1721, lorſqu'on repréſenta *les Machabées* de La Motte, Baron, âgé de ſoixante-huit ou ſoixante-quatorze ans, prit le rôle du *jeune Miſaël* & le joua vêtu, comme les enfans des

qu'on fût perſuadé que perſonne n'étoit capable d'y mettre autant de naturel, autant de variété & de nobleſſe, l'imagination la mieux charmée ne put tenir contre une voix caſſée qui diſoit dans *le Cid* :

Je ſuis jeune[1], il eſt vrai ; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Et dans *le Menteur* :

Ne vois-tu rien en moi qui ſente l'écolier ?

On éclata : ces ris l'obligerent, mais avec une extrême mortification, à ſe dé-

---

bourgeois de Paris, avec un toquet & des manches pendantes ; ce qui inſpira cette épigramme :

Le vieux Baron, pour l'honneur d'Iſraël,
Fait le rôle enfantin du jeune Miſaël ;
Et, pour rendre la ſcène exacte,
Il ſe fait raſer à chaque acte.

[1] La première fois, à ſa ſeconde rentrée, qu'il joua *le Cid*, cet hémiſtiche fit éclater le parterre. Baron répéta : nouvelle hilarité. Il reprit alors une troiſième fois, en accentuant le paſſage avec une ſi noble fierté, que les applaudiſſemens

faire de ces perſonnages trop marquez : il en conſerva qui l'étoient un peu moins, tels que ceux de *Pyrrhus* dans *Andromaque*, du *Comte d'Eſſex*, de *Ceſar* dans *Pompée*, de *Cinna*, &c. qu'il a joüez juſqu'à ſa mort avec un concours & des applaudiſſemens infinis : mais combien étoit-il plus admirable dans des Rôles proportionnez à ſon âge ! Le vieil *Horace*, *Dom Diegue*, *Joad*, *Acomat*, *Agamemnon*, *Mithridate* ſemblerent renaître, & il fut adorable dans *Inès de Caſtro* [1]. Parmi les perſonnages qu'il garda, j'ai oublié de mettre celui d'*Antiochus* dans *Rodogune*, où il fit rire quand la Dlle Balicourt, qui y débutoit par *Cléopatre*, le 29 Novembre 1727,

---

ſeuls l'accueillirent. D'aucuns prétendent qu'il menaça d'abandonner le théâtre, ſi l'on riait de nouveau : c'eſt fort douteux.

1 Tragédie de La Motte, repréſentée en 1723. Il y jouait le rôle d'*Alphonſe*.

lui dit & à la Dlle Duclos, qui étoit ſa *Rodogune* :

Approchez, mes enfans, &c. (Act. 5)

Baron avoit pour lors au moins quatre-vingts ans [1]. Enfin, Mylord, pour vous faire ſentir combien les moindres railleries qu'on faiſoit ſur ſon âge le bleſſoient, il ne faut que vous dire qu'il n'y a pas plus d'un an, qu'ayant encore tiré une riſée par ce Vers de *Mithridate* :

J'ai beſoin d'un vengeur & non d'une maîtreſſe.

ſa délicateſſe lui fit ſubſtituer, le ſur-lendemain, cet autre de ſa façon :

Qu'il épouſe, s'il veut, cette ingrate Princeſſe [2].

---

[1] Et Mlle Duclos cinquante-ſept.

[2] En 1728, il voulut encore ſe proſterner aux pieds de *Chimène*; mais *Rodrigue* ne put ſe relever : deux valets de théâtre furent obligés de lui venir en aide. En 1729, l'hilarité fut telle, devant *Britannicus* âgé de quatre-vingt-deux ans,

Cela me fait ſouvenir d'un trait que vous ne ſerez peut-être pas fâché de ſçavoir, quoiqu'il ſoit un peu étranger au ſujet.

La Debrie [1] avoit joüé d'original *Agnès* dans *l'Ecole des Femmes* : les Comediens, la voyant vieillir, l'engagerent à ceder ce Rôle à la petite Ducroiſy, qui depuis épouſa Poiſſon ſecond [2]. La Ducroiſy parut pour le joüer : mais tout le parterre demanda ſi hautement la Debrie, qu'on fut contraint de l'aller chercher chez elle; on l'obligea de joüer

---

que le ſpectacle fut interrompu. Navré, Baron s'avança près de la rampe & dit, en pouſſant un profond ſoupir : *Ingrat parterre que j'ai élevé!* puis il continua ſon rôle.

[1] Actrice de province que Molière engagea dans ſa troupe en 1658. Elle fut aimée de ce grand homme qu'elle conſola des infidélités de ſa femme, prit ſa retraite en 1685 & mourut le 19 novembre 1706.

[2] Paul, fils de Raymond (1658-1735). Nous parlerons de ſa femme plus bas.

dans ſon habit de Ville, & on peut juger des acclamations qu'elle reçut en entrant ſur le theatre. Elle garda le Rôle d'*Agnès* juſqu'à ſa retraite; elle le joüoit encore à ſoixante-cinq ans. Voici des Vers qui furent faits ſur elle, & qui ſemblent parler de cette aventure:

Il faut qu'elle ait été charmante,
Puiſqu'aujourd'hui, malgré les ans,
A peine des attraits naiſſans
Egalent ſa beauté mourante[1].

N'allez pas croire que la Ducroiſy fût

---

[1] Ce quatrain, de même que le ſuivant, eſt une des huit pièces anonymes qui parurent en 1680 ſur les actrices de l'*Hôtel de Guénégaud* & que reproduit *la Fameuſe Comédienne*. D'Allainval ne les cite pas textuellement. Dans le premier, il faut :

Vers 2. . . . . malgré *ſes* ans,
Vers 3. . . . des *charmes* naiſſans.

Le deuxième vers du ſecond eſt :

Beaucoup d'eſprit & bien de l'agrément.

déſagréable ou mauvaiſe Actrice. Voici ſon portrait :

Elle a la taille fort mignonne;
Elle a beaucoup d'eſprit; elle a de l'agrément,
La bouche belle & beaucoup d'enjoûment;
Mais de trop près son papa la talonne.

L'équivoque de ce dernier Vers eſt abſolument ôtée par ceux qui ſuivent; ils s'adreſſent à elle.

Vos vertus & vos beautez
Meriteroient des couronnes.
On voit en vous toutes les qualitez
De ces heroïques perſonnes
Que, tous les jours, vous nous repreſentez.

Revenons à Baron. Le 3 Septembre 1729, en repreſentant pour la troiſieme fois *Venceſlas*, dans la Tragedie de Rotrou qui porte ce titre, quand il eut prononcé ce Vers *(Act. 1, ſc. 1)* :

Si proche du cercüeil où je me vois deſcendre,

il ſe trouva ſubitement ſi incommodé d'un aſthme qui avoit penſé lui coûter la

vie un an auparavant, qu'il ne put continuer; il murmura quelques mots d'excuſe, & Quinault-Dufreſne, qui repreſentoit *Ladiſlas*, l'aida à ſortir de la ſcene [1], où il ne parut plus depuis. Le *Mercure* de Decembre 1729 remarque que, quand il ſe retira du Theatre en 1691, il finit par la Tragedie de *Venceſlas* où il joüoit pour lors le Rôle de *Ladiſlas*. Mais vous ne ſçavez peut-être pas, Mylord, que ce ne fut pas ſans difficulté qu'il obtint ſon congé de Louis XIV. *Penſez bien à ce que vous me demandez*, lui dit ce grand Prince ; *ſi vous quittez le Theatre, vous n'y rentrerez pas, tant que je regnerai.* Baron allégua des prétextes de conſcience auſquels le Roi ſe rendit : mais le vrai motif de ſa retraite, dont il eut le loiſir de ſe repentir,

---

[1] D'Allainval ſe trompe : Baron tomba ſans connaiſſance, & Quinault-Dufreſne l'emporta.

étoit qu'il traitoit d'une Charge de Valet de Chambre de Sa Majeſté, dont elle lui refuſa l'agrément[1].

La nature l'avoit favoriſé de ces qualitez corporelles qui gagnent les cœurs & qui ſont ſi avantageuſes à ceux qui parlent en public, particulierement ſur le Theatre ; & l'air d'une Cour polie & ſpirituelle, qu'il fréquentoit avec aſſez d'agrément[2], lui avoit rendu comme

---

[1] D'autres ont prétendu que ſa retraite fut un congé, même un exil : la penſion de 1500 livres qu'il reçut du Roi, quelque tems après, eſt la preuve du contraire. Louis XIV, quoiqu'il n'aimât pas l'indépendant comédien, tenait trop à lui pour l'éloigner : en 1685, il avait refuſé ſon expulſion à la Dauphine, outrée de la réſiſtance de Baron à un ordre qu'elle lui avait donné.

[2] Baron était un familier de la Ducheſſe du Maine. Après ſa retraite, il joua ſouvent chez elle, à Sceaux, à Clagny ; chez le Roi, à Verſailles, à Marly ; chez Mme de Maintenon & chez beaucoup d'autres grands perſonnages qui, dans ces repréſentations, étaient ſes partenaires.

naturelles des manieres aifées & charmantes qui y naiffent avec la plûpart des Courtifans, & dont on n'acquiert & on ne copie ordinairement que le ridicule. Enfin il a été le plus grand Comedien qui ait jamais brillé fur le Theatre François, & il ne lui manquoit, dit le judicieux La Bruyere, que de parler avec la bouche; on s'étoit même accoûtumé à ce défaut[1] : mais on a toujours crié contre la mauvaife habitude qu'il avoit de tourner le dos à l'Acteur à qui il parloit, pour regarder les bancs du theatre[2] : on ne peut lui reprocher, de

---

[1] Qui, d'ailleurs, ne dura pas longtems. C'était l'abus du tabac à prifer qui l'avait donné à Baron.

[2] C'était une manière d'impofer filence aux bavards qui le gênaient. Ces bancs, on le fait, étaient prefque toujours garnis de petits-maîtres qui fe plaifaient à faire du bruit pour attirer l'attention.

plus, que quelques manques de bienſéance, comme de toucher ſa perruque, de ſe moucher ſur le theatre, de tenir ſon mouchoir à la main, même dans les Tragedies, quand il joüoit habillé *à la Françoiſe*[1], & quelques autres indécences, où même il ſçavoit qu'il mettoit tant de graces, qu'il ne daigna jamais s'en corriger.

---

[1] Ce paſſage eſt la ſource de toutes les âneries qui ont été dites ſur le coſtume théâtral aux XVIIe & XVIIIe ſiècles. Depuis 1664, on n'a jamais repréſenté, ſur le théâtre, des ſujets grecs ou romains en habits de Ville ni de Cour proprement dits. Tout au plus s'en ſervait-on pour les repréſentations chez les particuliers ; car, dans ces fêtes, on louait des habits dits *à la romaine*. D'Allainval ne veut parler ici que des ſujets modernes, tels que *le Comte d'Eſſex* ou *Venceſlas*. La queſtion du coſtume théâtral eſt d'ailleurs ſi longue & complexe, que nous ne pouvons la traiter en une ſimple note. Nous l'avons à peine effleurée dans des feuilles ſpéciales, & nous comptons y revenir amplement quelque jour.

Autre digreſſion, Mylord; accoûtumez-vous-y, s'il vous plaît. La plûpart des Comediens ſont des *ames moutonnieres* qui ne ſe chargent ordinairement que des défauts des grands Acteurs qu'ils veulent imiter. Dès que Baron commença à faire du bruit, les Comediens de campagne crurent avoir attrapé ſon jeu, en affectant & outrant même ſon parler nazillard. Voici d'autres exemples du même travers.

1° Bejard[1], camarade de Moliere & frere de ſa femme[2], demeura eſtropié

---

[1] Louis Béjart, dit *l'Eguiſé;* il prit ſa retraite à Pâques 1670.

[2] C'eſt la première fois qu'on a établi de la ſorte la parenté d'Armande avec Louis Béjart & par conſéquent avec Madeleine. On connaît les diſcuſſions qu'elle a provoquées; nous ne pouvons y revenir ici. Mais ce qu'il faut proclamer hautement, toutes les fois qu'il en eſt queſtion, c'eſt que Molière n'a pas épouſé ſa fille : il y a trop d'individus qui ne ſeraient pas fâchés d'établir le contraire.

d'une bleſſure qu'il reçut au pied, en ſeparant deux de ſes amis qui ſe battoient dans la Place du Palais Royal. Moliere, qui, peu de tems après, donna ſon *Avare*, chargea ſon beau-frere du Rôle de *La Fleche*, de qui *Harpagon* dit, par alluſion, *je n'aime*[1] *point à voir ce chien de boiteux-là.* Comme Bejard faiſoit beaucoup de plaiſir, on boita auſſi-tôt ſur tous les Theatres de Province, non ſeulement dans le Rôle de *La Fleche,* où cela devenoit neceſſaire, mais indifferemment dans tous ceux que Bejard rempliſſoit à Paris.

2° Les premiers *Criſpins* furent faits pour Poiſſon premier[2], de qui on a un

---

[1] *Je ne me plais point,* dit le texte.

[2] C'eſt dans *l'Ecolier de Salamanque ou les Généreux ennemis*, tragi-comédie de Scarron jouée en 1654, que Poiſſon fonda *l'emploi* de *Criſpin.* Il avait ſans doute emprunté le caractère de ce perſonnage & les détails de ſon coſtume pittoreſque aux Eſpagnols qu'il eut

petit *Theatre*. Il parloit bref, &, comme il n'avoit pas de gras de jambes, il imagina de joüer en bottines : de là tous les *Crispins* bredoüillerent & se botterent. Je m'étonne qu'ils ne pousserent pas l'extravagance jusqu'à s'agrandir la bouche, parce que Poisson l'avoit énorme; aussi lui fit-on dire :

Je vous répons, Monsieur, d'une bouche aussi large[1].

---

l'occasion de voir dans le midi de la France, sauf toutefois les bottines, dont d'Allainval & quelques autres lui ont prêté l'invention, & qui existaient au théâtre avant son arrivée. Raymond Poisson est le premier de cette illustre race de comédiens qui a brillé pendant plus d'un siècle à la *Comédie-Française*. Il mourut en 1690.

1 C'est la réponse de *Crispin* à *Timante*, qui demande à son valet s'il a le talent de pleurer. Autre allusion : en confiant à Poisson le rôle de *Bernadille* dans *la Femme juge & partie*, Montfleury lui fait dire :

Pour mon visage, il a, sans être trop farouche,
Quelque chose de grand.

GUSMAN.

Oui, Monsieur, c'est la bouche.

dans *le Deüil*, petite Comedie qui, auſſi bien que *l'Eſprit follet* (*a*), eſt de Corneille le jeune, & non du Comedien Hauteroche [2].

3° Le mouvement ridicule des coudes de Beaubourg, que contrefait ſi comiquement *Criſpin* en ſortant du theatre, à la fin du quatrieme Acte du *Légataire*, a encore ſes imitateurs.

Baron ne manquoit pas d'eſprit, & il avoit beaucoup de goût : depuis le milieu de ſa vie, il ſe piqua de Belles-Let-

---

(a) *Il y a un autre* Eſprit Follet *de d'Ouville, Auteur des Contes, imprimé en* 1643 [1], *qui eſt à très-peu de choſe près le même.*

[1] Et repréſenté en 1641.

[2] *Le Deuil*, comédie en un acte, en vers, tirée des *Contes d'Eutrapel*, jouée le 24 novembre 1672. *La Dame inviſible ou l'Eſprit follet*, tirée de *la Dama duenda* de Calderon & repréſentée en 1684. Rien ne juſtifie l'aſſertion de d'Allainval.

tres[1], même de Grec (*a*). Il a fourni les matériaux dont on s'eſt ſervi pour compoſer l'une des *Vies* de Moliere[3], où il auroit pû donner des éclairciſſemens curieux & intéreſſans ſur les Pieces de ce grand homme, & ſe plus ménager ſur ſes propres loüanges & ſur celles d'un *Theatre* dont il n'étoit gueres que le Parrain[4].

(a) *Comme l'ingénieux Roman de* Gil Blas de Santillane *eſt dans les mains de tout le monde, je me contenterai d'en indiquer la fin du premier volume, où il y a un Seigneur* Carlos Alonſo de la Ventoleria *qui a beaucoup de ſes traits*[2].

1 Il avait, ſelon un contemporain, un cabinet de livres choiſis. Dans une lettre en vers écrite au Régent, il dit :

Si je ne lis point, je ſuis mort.

2 Livre III, chap. XI. Voir également un paſſage du *Diable boiteux*, chap. XVI.

3 Par Grimareſt, 1705.

4 Dans la biographie intime de Molière qu'il dicta preſque à Grimareſt, Baron n'a multiplié

On pourroit faire, Mylord, un traité plaiſant de tous *ces geais parez des plumes d'autrui*; on en trouveroit de tout ſexe & de toute condition. Dancourt y perdroit des tomes de ſon *Theatre*[1] ou de ſon Echafaud, comme l'appeloit le Poëte Laynez[2], & le Public ſeroit charmé de ſçavoir à qui il eſt veritablement redevable. Un Gentilhomme nommé d'A.....[3] Auteur de *la Vie de Henriette Silvie de Moliere,* Roman

---

les louanges ni ſur lui-même, ni ſur le *théâtre* de ſon maître. D'Allainval ne s'écoutait point en écrivant cette phraſe qui, d'après les ſuivantes, fait évidemment alluſion aux pièces de Baron & aux préfaces qu'y mit cet auteur-acteur.

[1] Cette aſſertion, paraît-il, n'eſt pas dénuée de fondement, ce qui n'empêche pas Dancourt de reſter un charmant peintre de mœurs.

[2] Alexandre Lainez (1650-1710). Ses poéſies ont été publiées par Titon du Tillet en 1753.

[3] D'Alègre; d'autres ont prétendu que c'était Subligny. Il ſuffit d'étudier l'œuvre de ces écrivains pour voir l'inanité de l'accuſation.

qui a eu une grande réputation[1] & qui eſt encore lû avec plaiſir, eſt le veritable pere de *la Coquette* & de *l'Homme à bonnes fortunes*[2]. Baron lui donna cinq cens écus pour mettre cette derniere Piece ſous ſon nom ; mais il n'y a de lui que le déguiſement du laquais, qu'il imagina avec ſon camarade Raiſin[3]. *L'Andrienne* & *les Adelphes* de Terence habillez à la Françoiſe ont toujours paſſé pour être du P....[4], qui ne s'en défendoit

---

[1] Attribué également à Subligny & à Mme de Villedieu.

[2] *L'Homme à bonnes fortunes* & *la Coquette & la fauſſe Prude* furent joués en 1686, & ſont parfaitement de Baron.

[3] Raiſin le Cadet, ſurnommé *le petit Molière* (1656-1693), un des plus célèbres comédiens qui aient paru dans la *haute livrée*. Ce fut lui qui créa le rôle de *Paſquin* dans les deux pièces en queſtion.

[4] Le Père De La Rue. Même obſervation qu'à la note 2. *L'Andrienne* fut repréſentée en 1703 & *les Adelphes* en 1705.

pas plus que d'*Argelie*[1], Tragedie qui a paru ſous le nom de l'Abbé Abeille. Au reſte, comme me diſoit un jour un des plus beaux eſprits du ſiecle, Baron auroit bien pû faire *l'Andrienne* & *les Adelphes* : il n'y falloit point d'imagination, & les Vers, qui ſont aſſez aiſez, ſont des hemiſtiches tirez de toutes les Comedies du monde. Peu s'en eſt fallu qu'il n'ait auſſi fait la Tragedie de *Geta*[2]. Pechantré, qui en étoit l'Auteur, la lui fit voir. Baron eut ſoin de lui en dire le plus de mal qu'il put ; quelques jours après, il la lui décria encore plus impitoyablement, & la concluſion de tous ces mépris furent vingt piſtoles qu'il offrit à Pechantré, en échange de ſa Tragedie.

---

[1] Repréſentée en 1673.

[2] Jouée en 1687. Il ne faut encore accepter qu'avec réſerve cette imputation.

Pechantré, homme ſimple & d'ailleurs peu aiſé, accepta l'offre : mais Chammeſlé[1], qui ſoupçonna quelque choſe de cette convention, lut *Geta*; il le jugea digne du ſuccès qu'il a eu, & il prêta à Pechantré les vingt piſtoles, qu'il retira peu à peu ſur les repréſentations.

Baron ſçavoit une infinité de bons contes & mille traits anecdotes de la Cour, de la Ville & du Parnaſſe, où il avoit toujours ſoin de ſe placer de ſon mieux. Il ne tenoit pas à lui qu'on ne crût qu'il étoit l'original du *Moncade* dans *l'Homme à bonnes fortunes*. Il eſt certain qu'il avoit eu des aventures galantes dont ſa vanité avoit lieu d'être

---

[1] Champmeſlé (Charles Chevillet, Sieur de), le mari de la célèbre actrice & bon comédien lui-même. Il débuta en 1669 & mourut en 1701. D'Allainval écrit ſon nom comme on le prononçait (*ſic :* Chamelé).

ſatisfaite (*a*) ; mais il étoit ſi ſujet à des exagérations, qu'il faut rabattre plus de la moitié des merveilles qu'il en contoit.

Je ne conçois pas comment, aimant à parler des moindres choſes qui le touchoient, il n'ait pas fait inſérer, dans la *Vie de Moliere* dont j'ai parlé, deux traits qui regardent ſon pere & ſa mere, qui étoient tous deux de fort bons Comediens. Sa mere étoit ſi belle femme, que,

---

(a) *Voyez les* Caracteres *de La Bruyere, où il eſt parlé de lui ſous le nom de* Roſcius [1], *& cherchez-en le Commentaire dans* le Grand Alcandre [2].

[1] T. I. p. 178 (Édit. des *Grands Ecrivains de la France*). Les clefs manuſcrites des *Caractères* traduiſent *Lélie* par Mlle de Briou, Marquiſe de Conſtantin, *Claudie* par Ducheſſe de Bouillon ou Maréchale de La Ferté, *Meſſaline* par cette dernière dame ou par Ducheſſe d'Olonne. Baron fut encore l'amant de beaucoup d'autres, parmi leſquelles la fameuſe Ninon.

[2] *Le Grand Alcandre* fut d'abord Henri IV, dans *les Amours du Grand Alcandre* de Mlle de

lorſqu'elle ſe preſentoit pour paroître à la toilette de la Reine-Mere[1], Sa Majeſté diſoit aux Dames qui étoient preſentes : *Meſdames, voici la Baron*; & elles prenoient la fuite. — Son pere mourut d'un accident très-ſingulier : il faiſoit le Rôle de *Dom Diegue* dans *le Cid*; ſon épée lui étoit tombée des mains, comme la circonſtance l'exige dans la ſcene qu'il avoit faite avec *le Comte de Gormas*, &, en la repouſſant du pied avec indignation, il en trouva malheureuſement la pointe, dont il eut le petit doigt piqué. On traita, le ſoir, cette bleſſure comme une bagatelle; mais, quand il vit, deux jours après, que la gangrene faiſoit tout apprêter pour lui couper la

---

Guiſe, puis Louis XIV, dans *les Conquêtes amoureuſes du Grand Alcandre dans les Païs-Bas* & *le Grand Alcandre fruſtré* de Courtilz de Sandras. Aucun de ces romans ne concerne Baron : d'Allainval a donc commis une erreur ou fait une vague comparaiſon galante

[1] Anne d'Autriche.

jambe, il ne le voulut pas souffrir : *Non*, *non*, dit-il, *un Roi de Theatre comme moi ſe feroit huer avec une jambe de bois*. Il aima mieux attendre doucement la mort, qui l'emporta le lendemain.

Le Public auroit lû ces deux traits avec plus de plaiſir que ſes prétenduës querelles avec le celebre Racine. Baron ne l'aimoit pas ; je n'ai jamais pû deviner pourquoi [1], ſi ce n'eſt qu'il ne ſoit pas au pouvoir d'un Comedien d'aimer un Auteur. Toutes les fois qu'il parloit de Racine, il ne s'épargnoit pas à en dire

---

[1] C'eſt à cauſe de la conduite indélicate de ce dernier avec Molière. Racine, quoiqu'il ne l'aimât pas beaucoup non plus, en faiſait grand cas. Un jour qu'il faiſait répéter une de ſes pièces, après avoir indiqué aux comédiens le ſens de leur jeu : *Pour vous*, dit-il à Baron, *je n'ai point d'inſtructions à vous donner*; *votre âme & votre génie vous en diront plus que mes inſtructions n'en pourraient faire entendre*. Ceci réfute l'aſſertion de Louis Racine, que *Baron ſe bornait à répéter les tons que lui avait ſerinés ſon père*.

du mal. Il ſe vantoit même de lui avoir donné de bons conſeils, & d'avoir fait pluſieurs de ſes Vers; mais il trouvoit tout le monde ſi prévenu pour ce grand homme, qu'il ſe déſeſperoit de ne pouvoir perſuader perſonne. On peut juger de ſa Poëſie par ce Vers :

Viens & prête à ma voix ton cœur & ton oreille.

qu'il ſubſtitua toûjours de ſon authorité privée à cet autre, qui eſt le ſecond de la Tragedie d'*Iphigénie :*

Viens; reconnois la voix qui frappe ton oreille.

On lui auroit eu une éternelle obligation, s'il avoit aidé à conſerver pluſieurs beaux Vers du *Tartuffe* qu'il ſçavoit, & qui furent retranchez dans les divers changemens que cette fameuſe Comedie ſouffrit. En voici un : *Tartuffe,* feignant de preſſer *Orgon* de pardonner à ſon fils, diſoit :

O Ciel! pardonne-lui comme je lui pardonne.

Le dernier Hemiſtiche parut trop caracteriſer les bigots ; Moliere fut obligé de le changer ainſi :

O Ciel! pardonne-lui le tourment qu'il me donne [1].

Le Cid reçut auſſi quelques alterations. Il parut peu après l'Edit contre les Duels : dans la Tragedie, *Dom Arrias* preſſoit *le Comte de Gormas* de la part du *Roy* de faire à *Dom Diegue* des reparations ; *le Comte* lui répondoit :

Ces ſatisfactions n'apaiſent point une âme;
Qui les reçoit n'a rien ; qui les fait ſe diffame;
Et de tous ces accords l'effet le plus commun
Eſt de perdre d'honneur deux hommes au lieu d'un [2].

---

[1] M. Louis Moland aſſure, ſans indiquer où il a pris le fait, que c'eſt préciſément à Baron qu'eſt due la reſtitution du vers primitif. Molière le changea parce que les dévots y virent une parodie du verſet de l'oraiſon dominicale : *Pardonnez-nous nos offenſes comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſés.*

[2] Ces quatre vers ont été imprimés pour la première fois dans cet opuſcule : juſqu'alors,

Quelque beaux que ſoient ces Vers, la pernicieuſe Morale qu'ils contiennent les fit retrancher.

J'aurai encore occaſion de parler de Baron dans la ſuite; mais je ne veux pas oublier, en finiſſant ſon Chapitre, qu'il étoit le ſeul, avec la veuve de Beaubourg, qui reſtât de la Troupe de Moliere. Cette Actrice vit encore aujourd'hui; ſon nom eſt Pitel [1]; elle eſt fille de la Beau-

---

c'était la tradition orale qui les avait conſervés. Seulement d'Allainval néglige d'en indiquer la place : on ſait que ce point a été fort débattu.

[1] Louiſe Pitel de Beauval, femme de Beaubourg (1665-1740); elle n'eut que les défauts de ſa mère & de ſon mari. C'eſt peut-être elle auſſi qui joua, dans *Pſyché*, le rôle d'*Ægyale*, à ſix ans.

Il y avait encore une autre comédienne de la troupe de Molière, en 1730, retirée, il eſt vrai, depuis 1694, mais qui mourut ſeulement en 1756, à l'âge de 98 ans : c'était Mme Paul Poiſſon, fille de Ducroiſy. Née en 1658, elle joua, dès

val, celebre Comedienne, & elle fit le Rôle de *Loüiſon* dans *le Malade Imaginaire.*

Il eſt tems, Mylord, que je vous entretienne de l'illuſtre Adrienne Le Couvreur. Elle n'étoit pas Pariſienne, comme le *Mercure* de Mars 1730 l'avance; mais elle étoit née, l'an 1690[1], à Fîmes, pe-

---

1671, le rôle de *Phaène* dans *Pſyché.* Elle eſt, dit-on, l'auteur de la *Lettre ſur les Comédiens de Molière*, publiée par le *Mercure*, en mai 1740.

Remarquons un fait ſingulier : Molière eſt mort en 1673, il y a 197 ans; eh bien, aujourd'hui, en 1870, un homme d'une cinquantaine d'années peut avoir parlé du grand comique avec une perſonne qui en aurait parlé avec une actrice de ſa troupe!

[1] Les frères Parfaict & Lemazurier ont reproduit cette date; mais Léris & quelques autres diſent 1695. Reſte une troiſième verſion : la gravure de Drevet, ſur laquelle nous reviendrons plus loin, porte, dans la bordure du cadre qu'elle figure : *Morte à Paris le* 20 *mars* 1730, *âgé* (ſic)

tite ville entre Soiſſons & Rheims. Son pere, qui y étoit Chapelier & mal aiſé, tranſplanta, en 1702, ſa famille dans le Fauxbourg Saint Germain à Paris, où il vint travailler de ſon métier. Le voiſinage de la Comedie[1] offrit à ſa fille l'occaſion de la voir quelquefois, & fortifia une paſſion pour le Theatre qui étoit née avec elle. Pluſieurs des Bourgeois de Fîmes m'ont dit que, dès ſon enfance, elle ſe plaiſoit à réciter des Vers, & qu'ils l'attiroient ſouvent dans

---

de trente-ſept ans. Elle fait donc naître Adrienne en 1693. Ce témoignage eſt, ſelon nous, plus digne de foi : Drevet fut ſans doute en relation avec les filles de la célèbre comédienne, qui lui donnèrent des renſeignemens exacts. D'ailleurs Léris, tout en la faiſant naître en 1695, la fait auſſi mourir à *trente-ſept ans*.

[1] Rue des Foſſés-Saint-Germain-des-Prés (maintenant rue de l'Ancienne-Comédie). La *Comédie* était au nº 14 actuel.

leurs maiſons pour l'entendre. La Dlle Le Couvreur étoit de ces perſonnes extraordinaires qui ſe créent elles-mêmes. La nature n'avoit pas été prodigue envers elle comme envers Baron; elle n'avoit point, comme lui, ſucé, pour ainſi dire, avec le lait, le génie du Theatre; elle n'avoit point eû, dès ſon enfance, Moliere, Racine, Deſpreaux, Chapelle pour lui former le goût & les ſentimens. En 1705, âgée d'environ 15 ans, elle fit partie, avec quelques jeunes gens, de joüer la Tragedie de *Polyeucte*, & la petite Comedie du *Deüil*. Les repétitions qu'ils en firent chez un Epicier au bas de la rue Ferou, Fauxbourg Saint Germain, firent du bruit; pluſieurs perſonnes de conſidération y vinrent voir la jeune Le Couvreur qui étoit chargée du Rôle de *Pauline*. Madame la Préſidente Le-Jay leur prêta, pour la repréſentation, la belle Cour de ſon

Hôtel, rue Garanciere[1]. La Cour, la Ville, la *Comedie* y accoururent; la porte qui étoit gardée par huit Suiſſes, fut forcée. On joüa *à la Françoiſe,* parce que notre Actrice & quelques autres de ſes camarades ne ſe trouverent pas en état de loüer des habits *à la Romaine.* Elle avoit emprunté un habit de la femme de chambre de Madame la Préſidente Le-Jay, dans lequel elle ne parut pas avantageuſement; mais elle charma tout le monde par une façon de reciter toute nouvelle, mais ſi naturelle & ſi vraïe, qu'on diſoit, d'une voix unanime, qu'elle n'avoit plus qu'un pas à faire pour devenir la plus grande Comedienne qui eût jamais été ſur le Theatre

---

[1] Ce ne peut être que l'hôtel de Sourdéac (n° 8) remplacé depuis par l'hôtel de Roquelaure. La Préſidente Lejay ne peut être auſſi que la veuve du premier Préſident du Parlement, mort en 1640.

François. Elle ne fut pas la ſeule qui merita des applaudiſſemens : un jeune homme nommé *Minou*, qui, par la ſuite, eſt devenu un très-grand Comedien dans les Pays Etrangers [1], joüa le Rôle de *Severe* avec un feu, un pathetique & une intelligence parfaite. Il entra même tellement dans l'eſprit de ſon Rôle, qu'il tomba en défaillance en diſant à *Fabian* ſon confident :

. . Soûtiens-moi ! ce coup de foudre eſt grand.

Il fallut lui ouvrir les veines ; on ne court plus de ces riſques ſur le Theatre François [2]. Minou ſe remit & finit ſon Rôle. La Tragedie étoit à peine achevée, qu'apparemment ſur les plaintes des Comediens, M. d'Argenſon [3] envoya des

---

[1] D'Allainval eſt le ſeul qui en ait parlé.

[2] Encore une aménité du bon critique. Le perſonnel de la *Comédie* à cette époque eſt loin de la juſtifier.

[3] Il n'était alors que Lieutenant de Police.

archers pour arrêter la petite Troupe[1], qui ſe crut perduë. Mais elle en fut quitte pour l'alarme; Madame la Préſidente Le-Jay envoya chez ce Magiſtrat, qui révoqua à l'inſtant ſon ordre, à condition que ces repreſentations ceſſeroient. Le *Deüil* ne fut donc point joüé. La jeune Le Couvreur & ſes camarades repreſenterent encore deux ou trois fois dans l'enceinte du Temple[2], après quoi la partie fut abſolument rompuë. Je ſçai toutes ces particularitez d'un homme qui en étoit. Le Comedien Le Grand[3],

---

[1] La *Comédie-Françoiſe* ne badinait pas avec ceux qui empiétaient ſur ſon privilége : on connaît ſes guerres contre les *Forains*.

[2] Chez le Grand-Prieur de Vendôme ou dans l'enclos, où beaucoup de petits induſtriels étaient à l'abri des pourſuites que les corporations intentaient contre les travailleurs libres.

[3] Legrand père, acteur médiocre, homme d'eſprit & auteur facétieux. D'après les *Pièces intéreſſantes* de La Place, il aurait appris à

mort au commencement de Janvier 1728, l'avoit admirée comme les autres. Il la logea chez lui, dans le deſſein de lui donner quelques leçons & de la mettre

---

Adrienne autre choſe que la déclamation. On lit, t. V :

« Le comédien Le Grand avoit, dit-on, une jeune & jolie maîtreſſe, à laquelle il étoit fort attaché & qui, ayant un jour diſparu de chez lui, le plongeoit dans les inquiétudes les plus vives; lorſque, environ un mois après, il reçut un billet de la part du Marquis de Courtanvaux qui l'invitoit à dîner.

» Qu'on ſe peigne la ſurpriſe de Le Grand, lorſqu'à table il reconnut ſa maîtreſſe à côté du Marquis & ſuperbement vêtue !

» Il avoit trop d'eſprit & d'uſage du monde pour ne pas ſentir que le ſeul rôle qu'il eut à jouer en pareil cas étoit celui de la réſignation & de la plaiſanterie. Auſſi ſe borna-t-il, en ſortant de table aſſez tard, à ſupplier le Marquis de lui accorder, par forme de réparation, la grâce d'accepter un dîner chez lui, à quelques jours de là, avec ſon ancienne maîtreſſe.

» Au jour indiqué, les deux conviés, arrivés chez Le Grand, furent à leur tour bien ſurpris

en état de debuter : mais comme il y avoit fort peu de tems qu'il étoit revenu de Pologne, & qu'il étoit encore en ar-

---

de voir le comédien leur préſenter, avec gravité, une petite fille très-ſimplement miſe, & ſupplier très-humblement M. le Marquis de permettre qu'elle prit place à table avec la compagnie.

» Oh! oh! s'écria le Marquis, quelle eſt donc cette enfant, mon cher Amphytrion? la fille de ta cuiſinière, apparemment, ou celle de ta ravaudeuſe? — Nenni, repartit le comédien, c'eſt la nièce de ma blanchiſſeuſe, c'eſt-à-dire la couſine germaine de la belle dame qu'il vous a plû de m'enlever, qui réunit maintenant toutes mes affections pour la famille & peut ſeule me conſoler d'avoir perdu ſa parente; car, s'écria-t-il, en parodiant le vers de *Théſée* de Quinault :

C'est le ſort de Le Grand de s'enflammer pour elle!

» Ce dîner, comme on l'augure, fut très-gai & fut ſuivi de pluſieurs autres. Le Grand s'attacha à la petite blanchiſſeuſe, lui donna de l'éducation, la dreſſa pour le théâtre, l'envoya enſuite à Strasbourg pour l'accoutumer aux planches, mit enfin la petite fille en état d'être préſentée à la *Comédie-Françoiſe* où l'on ſait quels furent ſes uccès; & c'étoit... Adrienne Lecouvreur! »

gent comptant, l'avancement de la jeune Actrice fut le moindre de ſes ſoins. Enfin, laſſe de demeurer chez lui avec peu d'agrément, elle alla joüer dans les Provinces, où elle ſe fit une réputation dès qu'elle parut. Les Theatres de Straſbourg & de Lorraine retentiſſent encore des applaudiſſemens qu'elle y a reçus. Elle revint à Paris où elle débuta, au mois de Mai[1] 1717, par le Rôle de *Monime*, dans *Mithridate*, avec un ſuccès ſi prodigieux, qu'on diſoit tout haut qu'elle commençoit comme les plus grandes Comediennes finiſſent ordinairement. Vous étiez, il y a quatre ans, en France, Mylord, & il doit vous ſouvenir qu'elle fut attaquée dans ce tems d'une dyſſenterie qui la mit ſi près du tombeau, qu'elle fit ſon teſtament (c'eſt le même qu'on a trouvé après ſa mort) & qu'elle n'en ré-

[1] Le 14.

chappa que contre l'opinion de tout le monde & l'avis des plus celebres Medecins. Depuis cette maladie, ſa ſanté a toujours été chancelante ; l'étude qu'elle faiſoit pour devenir chaque jour plus inimitable, & la crainte de ſe faire trop ſouhaiter chez des perſonnes de la plus haute qualité n'ont pas peu contribué à l'empêcher de ſe rétablir. Il y avoit pluſieurs mois qu'elle changeoit, pour ainſi dire, à vûë d'œil, & que ſes amis la preſſoient de ſe ménager davantage ; mais elle aimoit mieux prendre ſur ſa ſanté que de manquer à des camarades, qui la haïſſoient plus à meſure qu'elle ſe faiſoit plus aimer. L'un d'eux avoit trouvé dans ſon nom l'anagramme de *Couleuvre,* & il prétendoit que c'étoit une preuve ſuffiſante contre la droiture de ſon cœur. Elle n'a preſque pas déſemparé le Theatre depuis plus d'un an que la Dlle Duclos ſemble s'être retirée. Enfin

elle aimoit ſon métier, mais elle n'en penſoit pas ſi emphatiquement que Baron, qui diſoit qu'un Comedien étoit un homme nourri dans le giron des Rois[1]. *J'ai lû*[2], diſoit-il encore, *toutes les Hiſtoires anciennes & modernes; j'y trouve que la nature prodigue y a vomi, dans tous les tems, une foule de héros & de grands hommes dans chaque genre; elle ſemble n'avoir été avare que de grands Comediens; je ne trouve que Roſcius & moi.* Mais outre les grands talens, Baron & la Dlle Le Couvreur eurent cela de commun entre eux qu'ils ne craignoient point d'uſer leur répu-

---

[1] Ce qui ne ſignifierait rien. Les paroles de Baron ſont : *Les Comédiens devroient être élevés ſur les genoux des Reines.*

[2] Encore une citation altérée, probablement à deſſein; il faut la remplacer par celle-ci : *Tous les cent ans, on peut voir un Céſar, mais il en faut deux mille pour produire un Baron, &, depuis Roſcius, je ne connois que moi.*

tation en ſe mettant à tous les jours, & qu'ils n'étoient point perſuadez que ce fût le ſecret de l'augmenter que de ſe rendre rares ſur le Theatre. Notre Actrice joüa encore cinq jours avant ſa mort, c'eſt-à-dire le Mercredy 15 Mars; mais, le Vendredy 17, elle fut ſurpriſe de la maladie qui avoit fait déſeſperer pour ſa vie, quatre ans auparavant. Les Medecins en jugerent cependant favorablement; ils l'aſſurerent même qu'elle ſeroit en état de joüer avant la clôture du Theatre, qui devoit ſe fermer le Vendredy 24. Mais ils lui donnerent, le Lundy matin, de l'*Hypecacuana*, dont ſa poitrine, qu'elle avoit toujours eûë fort foible, ne put ſoûtenir la violence. Elle mourut le même jour ſur les trois heures après-midi[1]. Je ne m'arrêterai

---

[1] D'Allainval n'oſe pas raconter les bruits qui coururent ſur la mort d'Adrienne. Le Comte de

point, Mylord, à faire ſon éloge : qui connoiſſoit mieux que vous combien elle méritoit d'être aimée, même eſtimée ? Je me contenterai de joindre ici

---

Saxe, depuis Maréchal, avait en même tems pour maîtreſſes, diſait-on, la belle comédienne & la Ducheſſe de Bouillon ; il fut obligé de ſacrifier la première à l'impérieuſe jalouſie de la ſeconde. Un jour que les deux rivales ſe trouvèrent en préſence, l'une aux premières loges de la *Comédie*, l'autre jouant le rôle de *Phèdre*, celle-ci, quand elle fut arrivée à ces vers :

> Je fais mes perfidies,
> Œnone, & ne fuis point de ces femmes hardies
> Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
> Ont fu ſe faire un front qui ne rougit jamais.

les adreſſa directement à la Ducheſſe, en ſe tournant vers elle. Le parterre comprit l'application & la couvrit d'applaudiſſemens. Quelques jours après, un petit abbé de Cour offrit à Adrienne un préſent de confitures. — C'eſt là, nous le répétons, ce qui ſe racontait en 1730 & ce qu'on retrouve dans les *Lettres* de Mlle d'Aïſſé & dans le *Journal* de Barbier. Ces bruits ſont repouſſés par Sainte-Beuve, dans l'étude qu'il a écrite ſur

des Pieces qui ont été faites ſur elle, pendant & après ſa vie. La premiere que vous allez lire eſt une Epître que lui adreſſa, il y a quelques années, le celebre M. de Voltaire.

L'heureux talent dont vous charmez la France
Avoit en vous brillé dès votre enfance.
Il fut dès-lors dangereux de vous voir,
Et vous plaiſiez même ſans le ſçavoir.
Sur le theatre heureuſement conduite
Parmi les vœux de cent cœurs empreſſez,
Vous recitiez, par la nature inſtruite.
C'étoit beaucoup; ce n'étoit point aſſez :
Il vous fallut encore un plus grand maître.
Permettez-moi de faire ici connoître
Quel eſt ce Dieu de qui l'art enchanteur
Vous a donné votre gloire ſuprême:
Le tendre Amour me l'a conté lui-même.
On me dira que l'Amour eſt menteur :
Hélas! je ſçai qu'il faut qu'on s'en défie;
Qui, mieux que moi, connoît ſa perfidie ?

Adrienne, & la verſion qu'il y ſubſtitue nous paraît plus digne de foi.

Adrienne habitait alors rue des Marais-Saint-Germain (n° 21) dans la maiſon où mourut également Racine, & qu'ont habitée Mme de Champmeſlé & Mlle Clairon.

Qui souffre plus de ſa déloyauté?
Je ne croirai cet enfant de ma vie
Mais, cette fois, il a dit vérité.
Ce même Amour, Venus & Melpomene
Loin de Paris faiſoient voyage un jour.
Ces Dieux charmans vinrent dans un ſéjour
Où vos attraits éclatoient ſur la Scene.
Chacun des trois avec étonnement
Vit cette grace & ſimple & naturelle
Qui faiſoit lors votre unique ornement.
Ah! dirent-ils, cette jeune mortelle
Mérite bien que, ſans retardement,
Nous repandions tous nos tréſors ſur elle.
Ce qu'un Dieu veut ſe fait dans le moment :
Tout auſſitôt la tragique Déeſſe
Vous inſpira le goût, le ſentiment,
Le Pathétique & la délicateſſe.
Moi, dit Venus, je lui fais un preſent
Plus précieux : & c'eſt le don de plaire;
Elle accroîtra l'Empire de Cythere;
A ſon aſpect, tout cœur ſera troublé;
Tous les eſprits viendront lui rendre hommage.
Moi, dit l'Amour, je ferai davantage:
Je veux qu'elle aime. A peine eut-il parlé,
Que, dans l'inſtant, vous devîntes parfaite.
Sans aucuns ſoins, ſans étude, ſans fard,
Des paſſions vous fûtes l'interprete.
O de l'Amour adorable Sujette,
N'oubliez pas le ſecret de votre art [1].

---

[1] Ces vers ſont alluſion à pluſieurs heureux, entre autres le Comte de Saxe, & à un malheureux qui était l'auteur de la pièce.

L'Epître ſuivante eſt de M. de B.***[1], connu par une Traduction en Vers des *Lettres d'Abailard & d'Héloiſe* & par pluſieurs Comedies jouées avec ſuccès ſur le nouveau Theatre Italien[2].

Enfin le vrai triomphe, & la fureur tragique
Fait place, ſur la Scene, au tendre, au pathétique.
C'eſt vous qui des douceurs de la ſimplicité
Nous avez fait connoître & ſentir la beauté;
C'eſt vous qui, mépriſant le preſtige vulgaire,
Avez ſçu vous former un nouvel art de plaire;
Vous dont les ſons flatteurs, ignorez juſqu'alors,
Des paſſions de l'ame expriment les tranſports.
Avant que vous vinſſiez, par Melpomene inſtruite,
D'un heureux naturel nous montrer le merite,
Tel étoit de Paris le fol entêtement :
On donnoit tout à l'art & rien au ſentiment[3],
Et le Theatre, en proye à des Declamatrices,
N'offroit aux ſpectateurs que de froides Actrices.

---

[1] Godard de Beauchamps, l'auteur des *Recherches ſur les théâtres de France.*

[2] Celui qui avait ouvert en 1716.

[3] Il ne faut pas prendre au pied de la lettre ces expreſſions ; d'après le ſens qu'on y attache maintenant, elles ſignifient tout juſte le contraire de la vérité & contrediſent même le vers ſuivant.

Un murmure confus s'eleve contre moi :
Je porte le dégoût plus loin que je ne doi ;
Le Theatre François, en modeles fertile,
En ſujets excellens ne fut jamais ſterile.
Rappelez-vous... De quoi prétend-on me blâmer ?
Je ne conteſte pas qu'on n'ait ſçû déclamer ;
Mais parvient-on au cœur par une voix forcée
Qui ne rend de l'Auteur le ſens ni la penſée ?
Je ne m'en cache pas : il faut, pour me flatter,
M'émouvoir, m'attendrir, & non m'épouvanter ;
Je veux qu'on parle aux cœurs & non pas aux oreilles.
Sans cela le Theatre eſt pour moi ſans merveilles ;
Le plus pompeux recit eſt froid à me glacer ;
Un mot ſuccede à l'autre & le vient effacer.
Faut-il donc, pour toucher, des clameurs glapiſſantes,
Des geſtes convulſifs, des écarts de Bacchantes ?
Croit-on que je ſuis ſourd ? De grace calmez-vous :
Vous ne reſpirez plus. A quoi bon ce courroux ?
Eſt-ce ainſi que s'exprime une jeune Princeſſe
Que la crainte faiſit, qu'agite la triſteſſe,
Quand, par un ſeul regard qui déplut à l'Amour,
L'imprudente Pſiché le perdit ſans retour ;
Quand, livrée au pouvoir de ſa fiere rivale,
Malheureuſe, elle erroit ſur la rive infernale ?
De ſes tendres regards le charme & la douceur
De la Reine des morts adoucirent le cœur ;
On ne l'entendit point, dans les Royaumes ſombres,
Par de lugubres cris épouvanter les ombres.
Je ne ſuis point ſenſible à de fauſſes douleurs,
Et ce n'eſt qu'en pleurant qu'on m'arrache des pleurs.
La nature & le cœur, toûjours d'intelligence,
Veulent que tout ſoit ſimple ; & l'excès les offenſe.

Je ſuis par des fureurs moins ému que ſurpris ;
Je veux du pathétique (*a*), & n'entens que des cris.
Je ris quand je te vois, *inſenſée Hermione*,
Rappeler, en criant, l'ingrat qui t'abandonne.

(a) *Le Pathétique que Baron & la Dlle Le Couvreur débitoient ſi admirablement eſt très-difficile. Voilà pourquoi les Rôles d'*Acomat *dans* Bajazet, *de* Mithridate, *de* Cinna, *de* Pyrrhus *dans* Andromaque, *du* Comte d'Eſſex, *de* la Reine Elisabeth, *de* Phedre, *de* Monime, *d'*Electre, *de* Berenice *ſont ordinairement l'écueil des débutans à Paris : au lieu que, pour être applaudi dans des fureurs, il ne faut que des poumons. Monſieury, frère* [1] *de celui dont nous avons un* Theatre, *en avoit de tels, que la plus longue & la plus forte tirade ne lui coûtoit pas une repriſe d'haleine. Il ſe paſſionna tellement dans les fureurs d'*Oreſte, *qu'on ne put calmer la bile & le ſang qui lui avoient frappé le cerveau : il en mourut quelques heures après.*

[1] Zacharie Jacob, dit Montfleury, eſt père, & non pas frère, d'Antoine Jacob Montfleury. C'eſt un des comédiens que Molière a ridiculiſés dans *l'Impromptu de Verſailles*. Aucun des récits qu'on a faits de ſa mort n'eſt acceptable, pas même celui de Mlle Deſmares, ſon arrière-petite-fille.

Non, ce n'eſt point ainſi qu'on ramene un amant ;
Il faut plus de tendreſſe & moins d'emportement :
Je ſçai que la douleur a peine à ſe contraindre ;
Mais qui ſe plaint ſi haut ne paroît guère à plaindre.
Mon cœur n'eſt point de fer : il connoît l'amitié,
Le dépit, le ſoupçon, l'amour & la pitié ;
De peine & de plaiſir il eſt trop ſuſceptible ;
Je ſerois plus heureux ſi j'étois moins ſenſible.
Cependant, avant vous, je ne ſentis jamais
Ces langueurs, ces tranſports & ces troubles ſecrets,
Douces émotions d'une ame pénetrée.
Vous ſeule de mon cœur avez trouvé l'entrée.
Mais que fais-je ? Pour prix d'avoir ravi mes ſens,
N'ai-je à vous préſenter que des vers languiſſans ?
Quel tribut ! Je vous dois un hommage plus tendre :
C'eſt en vous écoutant que j'irai vous le rendre.

Voici, Mylord, une troiſieme Epître ; elle eſt ſous le nom de Racine, & datée des Champs Eliſées. Un jeune homme nommé M. Le Franc[1] en eſt l'autheur. Il a fait une Tragedie intitulée *Polixene* qui n'a pas été jouée, mais dont cependant on diſoit du bien dans le monde.

---

[1] Le Franc de Pompignan, tout jeune homme à cette époque.

L'OMBRE DE RACINE

A

Mlle LE COUVREUR,

EPISTRE.

Depuis long-tems, aimable Le Couvreur,
Un Poete eſtimé de vous & de la France
Cherchoit avec impatience
L'heureuſe occaſion de vous offrir ſon cœur,
Et par tendreſſe, & par reconnoiſſance.
Mes ſuccès, par vos ſoins, ſurpaſſent mes deſirs :
C'eſt par vous que Monime, Andromaque, Athalie,
Phedre, Roxane, Iphigenie,
Heureux enfans de mes loiſirs,
Vivent chez les François, ſont encor leurs plaiſirs.
Vos geſtes, vos regards ont fait taire l'envie;
Et les vains ſentimens des Critiques jaloux,
Partagez autrefois, ſont réunis par vous (*a*).

(a) *Il s'agit ici de la vieille querelle ſur la préference de Corneille & de Racine. Tout le monde ſçait la judicieuſe déciſion qu'on en trouve dans les* Caracteres *de La Bruyere* [1], *& il*

[1] Chapitre : *Des ouvrages de l'eſprit.*

Jouiſſez, Le Couvreur, d'une gloire ſi belle!
Ma reconnoiſſance & mon zele
Vous ont été cachez juſqu'à ce jour:
J'en rougis; il eſt tems de montrer du retour,
Et je vais, par ces vers faits au ſéjour des Ombres,
Vous raconter le démêlé
Que ſur vous, l'autre jour, dans nos bocages ſombres,
Eut avec moi l'ingrate Chammeſlé (*a*).

---

eſt certain que Mlle Le Couvreur, par ſon jeu, avoit fait pencher la balance en faveur de Racine. Il me souvient que, le jour de la reception de M. le Duc de Saint-Aignan à l'Academie Françoise, M. l'Abbé d'Olivet lut une belle vie du grand Corneille par M. de Fontenelle, ſon digne neveu, où il y avoit là-deſſus des choſes très-délicatement penſées & écrites.

(a) *Ce n'eſt point une nouveauté que de dire que Racine récitoit admirablement. Il avoit beaucoup contribué à perfectionner Baron, & ſouvent malgré lui; car, dans les répetitions de ſes piéces, il avoit des peines infinies à dompter l'eſprit altier de ce Comedien* [1]. *Il avoit particulierement pris ſoin de former la celebre Chammeſlé qu'il aimoit paſſionnément, & dont il étoit*

[1] Un jour que Baron l'interrompait à l'*Assemblée* des Comédiens, il lui dit fèchement: *Je vous ai fait appeler pour prendre un rôle dans ma pièce & non pour me donner des conſeils.*

Mes ſoins & mon amour formerent ſa jeuneſſe.
N'avez-vous pas appris quelle fut ma tendreſſe,
Et ce qu'enfin pour elle j'ai ſouffert?
Je lui diſois que, vengeurs de ma flâme,
Apollon, Melpomene & l'Amour, de concert,
Avoient fait naître une Actrice charmante,
De graces & d'eſprit aſſemblage parfait,
Telle en un mot que l'on vous repréſente:
Craint-on, en vous louant, de charger le portrait?

---

aimé; mais l'infidélité qu'elle lui fit, dans la ſuite, pour feu M. le Comte de Ton..... lui cauſa tant de chagrin, qu'elle ne contribua pas peu à le dégoûter du Theatre. Voici des Vers qu'on fit ſur cette aventure; ils ſentent le tems des pointes:

A la plus tendre amour elle fut deſtinée,
Qui prit aſſez longtems *Racine* dans ſon cœur;
Mais, par un inſigne malheur,
Un *Tonnerre* eſt venu qui l'a *déRacinée* [1].

J'ai entendu dire, à des gens qui avoient fort connu cette Actrice, que jamais Racine n'avoit pû la corriger du défaut de chanter; & Baron, qui étoit un très-ſobre admirateur des vivans, eſtimoit infiniment plus Mlle Le Couvreur. Cette Chammeſlé eſt la même à qui La Fontaine adreſſe le Prologue de Belphegor *& celui de*

[1] C'eſt un des huit quatrains dont nous avons parlé dans la note 1 de la p. 24.

Chaque ombre que là-haut vos regards ont charmée
(Vous pouvez bien juger que le nombre en eſt grand)
De mes diſcours zelé garant,
Vint joindre ſon ſuffrage à votre renommée.
Je lui dis que vos yeux, vos appas, vos talens
Ajoutoient à mes vers mille fois plus de charmes
Que, par elle, jadis mes poëmes naiſſans
Aux François attendris n'arracherent de larmes
Que vous ſeule, en un mot, la même chaque jour

Philemon & Baucis [1]. *Elle auroit fait encore longtems les plaiſirs du Theatre, ſi Longepierre n'avoit point fait ſa Tragedie de* Médée : *la longueur & la violence du rôle qu'elle y jouoit, & que la Dlle Balicourt a joué, il y a deux ans, lui cauſa une maladie dont, après avoir langui quelque tems, elle mourut à Auteüil, en Juillet* 1698 [2]. *Racine ne lui ſurvécut que d'un an. Chammeſlé, ſon mary, dont j'ai parlé à propos de la Tragedie de* Geta, *avoit beaucoup d'eſprit; il eſt auteur de quelques Comedies, & il étoit fort bon Acteur. Son vrai nom étoit* Charles Chevillier *ou* Chevillet; *il avoit été Marchand de Rubans ſur le Pont-au-Change. Le Noble,*

[1] *Philémon & Baucis* eſt dédié au Duc de Vendôme.

[2] Elle mourut le 15 mai. Il n'eſt pas prouvé que ſa fin ſoit due à la cauſe indiquée par d'Allainval.

Et chaque jour inimitable,
Poſſediez l'art incomparable
D'inſpirer la douleur & l'effroi tour à tour,
Sans ceſſer un moment d'inſpirer de l'amour.
Cet eloge, à coup ſûr, devoit m'être funeſte:
L'ombre irritée en fremit à l'inſtant.
Femme, rivale, actrice : on devine aiſément
Si ſa colere fut modeſte.
Mais un heureux évenement
L'interrompit & m'épargna le reſte.
Un Dieu... (c'étoit l'Amour; ne vous étonnez pas
Que juſques aux Enfers il ait porté ſes pas;
Il perce, à votre nom, les plus ſombres retraites;
L'Amour, par vos attraits toûjours ſûr de ſes coups,
Préſide également dans les lieux où vous êtes
Et dans les lieux où l'on parle de vous.)

---

dans une piece que j'ai, parlant à un Poëte ami de Chammeſlé, dit :

Tu les (tes vers) as meſurez ſans doute à l'aune antique
Dont jadis ton Panſa meſuroit ſes Rubans.

Ce Comedien étoit fort gros, & on lit, dans les remarques ſur l'Epître de Deſpreaux à Racine, qu'il mourut ſubitement en 1701, *en ſortant du Cabaret*[1].

[1] Il était aſſis à la porte du cabaret *l'Alliance*, qui était à côté de l'entrée de la *Comédie*. Il y a, ſur cette mort étonnante, une longue hiſtoire ans les *Anecdotes dramatiques*.

Il arrive : ſitôt qu'il frappe notre vûe,
La ſoule d'Habitans dans nos bois répandue
Se raſſemble de toutes parts.
Ce Dieu découvre à nos regards
Un portrait que ſa main avoit pris ſoin de faire.
De trouble, à ſon aſpect, je me ſentis atteint :
Ce portrait enchanteur pouvoit-il ne pas plaire ?
C'étoit le vôtre, & l'Amour l'avoit peint.
Mais bientôt de ce Dieu la voix impatiente
Par un effort nouveau ſurpaſſa notre attente.
Il parle : le portrait obéit à ſes loix ;
On voit vos mouvemens ; on entend votre voix ;
On ſent déjà la douce violence
Qui va bientôt nous entraîner.
Vous paroiſſez : l'Auditeur, en ſilence,
N'attend plus qu'un coup d'œil pour ſe déterminer ;
Il gémit avec vous, avec vous il s'irrite,
Il ſe trouble, il tremble, il s'agite ;
Un geſte, un ſeul regard nous conduit, tour à tour,
Du calme à la terreur, de la haine à l'Amour ;
Nous vous voyons cruelle, impétueuſe,
Tendre, fiere, majeſtueuſe,
Telle que, dans Paris charmant les Spectateurs,
Vous enchantez les yeux & captivez les cœurs.
Ce ſpectacle auſſitôt termina la querelle :
Plus ſurpriſe que nous, & vainement rebelle,
Chammeſlé reſſentit ce charme tout-puiſſant,
Vous admira, ſe tût, & fuit en rougiſſant.
Mais connoiſſez l'Amour, & quel eſt ſon empire :
Mon cœur, dans ce moment facile à s'enflâmer,
Apprit, en vous voyant, qu'une ombre peut aimer.
Il n'a pu réſiſter au plaiſir de le dire.

Si mon hommage eſt d'un aſſez grand prix
Pour ne pas s'attirer un injuſte mépris,
Daignez répondre à mon impatience,
Daignez m'en témoigner quelque reconnoiſſance.
Le meſſage eſt aiſé : vous voyez quelquefois
Certain de mes amis qui, dans ſa jeune audace,
Ne craint point d'aſpirer au ſommet du Parnaſſe ;
Moi-même je le guide en ces ſentiers étroits :
Si vous voulez m'honorer d'une lettre,
C'eſt dans ſes mains qu'il faudra la remettre.
Quoique pourtant je m'en fie à ſa foi,
Je ne ſçai quel trouble m'annonce
Que, puiſqu'il vous connoît, il penſe comme moi.
Mais, fût-il mon rival, donnez-lui la réponſe[1].

Voici, Mylord, deux paſſages qui regardent Mlle Le Couvreur.

Luigi Riccoboni, dit *Lelio*[2], ci-devant Comedien Italien ordinaire du Roy,

---

[1] Ceci n'eſt pas autre choſe qu'une très-ingénieuſe déclaration d'amour de Le Franc.

[2] Le deuxième des Riccoboni. *Lelio* eſt le nom de ſon *emploi*. C'eſt lui qui fut chargé de recruter la troupe qui vint à Paris, en 1716, relever la *Comédie Italienne*. Outre ſes pièces, il a fait quelques écrits didactiques ſur la ſcience théâtrale, entre autres : *Dell' Arte rappreſentativa*. Il mourut en 1753.

dans ſon Poëme de l'*Art de repréſenter* où, en maître de l'Art, il donne des préceptes ſi judicieux, après avoir blâmé la déclamation qui eſt une maniere de réciter moitié chant, moitié enflure, dit que ce mauvais goût ſe conſerve encore en France dans la plûpart des Comediens. Il ajoûte enſuite :

La leggiadra Couvreur *ſola non trotta*
Per quella Strada dove i ſuoi Compagni
Van di galoppo tutti quanti in frotta.
Se aviene ch'ella pianga o che ſi lagni,
Senza quegli urli ſpaventevoli loro
Ti muove ſi che in pianger l'accompagni;
E piacemi il ſentire che a coloro
Che il declamare *adorano pur piace,*
E con gli altri in lodarla fanno coro.

La charmante Le Couvreur eſt la ſeule qui ne ſuive pas la route où tous ſes camarades courent enſemble & à bride abattue. S'il arrive qu'elle pleure ou qu'elle ſe plaigne, ſans épouvanter comme eux par des hurlemens elle remue tellement le cœur, qu'on eſt obligé

de s'attendrir avec elle; & l'on eſt charmé de voir que les plus grands partiſans de la déclamation *font chœur avec les autres pour la loüer.*

Les ſix Vers qui ſuivent ſont tirez du *Vice Puni*, Poëme Héroï-Comique de M. Grandval[1] *(Chant 13).*

Ainſi, lorſqu'à ſes Jeux ſi charmans, ſi cheris
L'illuſtre Le Couvreur attire tout Paris,
Quand Phédre, de douleur ou d'eſpoir l'ame atteinte,
Fait naître la pitié, la terreur & la crainte,
Le plaiſir & l'effroi, de concert agiſſans,
Font retentir l'*Hôtel*[2] de cris applaudiſſans.

Les Pieces que vous allez lire à préſent, Mylord, ont été faites depuis la mort de la Dlle Le Couvreur. La premiere eſt de M. de Voltaire, qui reçut ſes derniers ſoupirs[3]; c'eſt la harangue

---

[1] Nicolas Racot de Grandval, père du célèbre comédien.

[2] L'*Hôtel de la Comédie* était une expreſſion conſacrée en parlant du Théâtre.

[3] Adriénne, en effet, mourut entre ſes bras.

qui fut prononcée le jour de la clôture du Theatre [1].

MESSIEURS,

« Vous ſçavez combien il eſt difficile de repreſenter dignement nos perſonnages ; mais oſer parler devant vous, en notre nom, même dépouillez des ornemens *(a)* & de l'illuſion qui nous ſoutiennent, c'eſt une hardieſſe, je ne le ſens que trop bien ici, qui a beſoin de toute votre indulgence.

« Jamais le Public n'a été ſi éclairé en

(a) *L'Acteur qui débite ces Harangues eſt en habit de Ville.*

[1] Le 24 mars, par Grandval, qui venait d'être reçu. Cette coutume d'ouvrir, de fermer l'année théâtrale par des diſcours, & d'annoncer, à la fin du ſpectacle, la repréſentation du lendemain datait de l'enfance du théâtre, & ſe perpétua juſqu'en 1789.

tout genre, jamais les arts n'eurent beſoin de plus d'efforts, & peut-être ſeroient-ils découragez, ſi vous aviez une ſeverité proportionnée à vos lumieres. Mais vous apportez ici cette vraïe juſtice qui penche toûjours plûtôt vers la bonté que vers la rigueur. Plus vous connoiſſez l'art, plus vous en ſentez les difficultez : le Spectateur ordinaire exigeroit qu'on lui plût toûjours, ſemblable à l'homme ſans expérience qui attend des plaiſirs dans toutes les circonſtances de ſa vie; le Juge éclairé daigne ſe contenter qu'on le ſatisfaſſe quelquefois.

« Vous démêlez & vous applaudiſſez une beauté au milieu même des défauts qui vous choquent; telle eſt ſur-tout votre équité, qu'il n'y a point de cabale qui puiſſe ſoûtenir ce que vous condamnez, ni faire tomber ce que vous approuvez.

« Que ne puis-je, Meſſieurs, étudier

avec fruit votre goût ſage & épuré qui a banni l'enflure de l'art de réciter, comme de celui d'écrire ? Vous voulez qu'on vous peigne par-tout la nature, mais la nature noble & embellie par l'art, telle que vous la repreſentoit cet excellent Acteur (*a*) qui vous plaiſoit encore au bout d'une ſi longue carriere.

« Ici, Meſſieurs, je ſens que vos regrets redemandent cette Actrice inimitable qui avoit preſque inventé l'art de parler au cœur, & de mettre du ſentiment & de la vérité où l'on ne mettoit gueres auparavant que de la pompe & de la déclamation.

« Mademoiſelle Le Couvreur, ſouffrez-nous la conſolation de la nommer, faiſoit ſentir dans ſes perſonnages toute la délicateſſe, toute l'ame, toutes les bienſéances que vous déſiriez : elle étoit

(a) *Baron.*

digne de parler devant vous, Meſſieurs.

« Parmi ceux qui daignent ici m'entendre, pluſieurs l'honoroient de leur amitié ; ils ſçavent qu'elle faiſoit l'ornement de la ſocieté, comme celui du Theatre ; & ceux qui n'ont connu en elle que l'Actrice peuvent bien juger, par le degré de perfection où elle étoit parvenue, que non ſeulement elle avoit beaucoup d'eſprit, mais encore l'art de rendre l'eſprit aimable.

« Vous êtes trop juſtes, Meſſieurs, pour ne pas regarder ce tribut de louanges comme un devoir ; j'oſe même dire qu'en la regrettant je ne ſuis que votre interprete. »

ÉPITAPHE

DE

Mlle LE COUVREUR[1]

PAR

M. L'ABBÉ D'ALLAINVAL.

Cy gît le corps mortel qu'empruntoit Melpomene,
Quand, ſous le nom de Le Couvreur,
Elle enchantoit, ſur notre Scene,
Les yeux & l'eſprit & le cœur.

---

[1] D'Allainval, pas plus que le *Mercure*, n'eut le courage de raconter l'enterrement indigne qu'on fit à l'illuſtre comédienne. Elle était morte avant d'avoir pu renoncer, devant un prêtre, à ſa profeſſion. Selon la coutume, l'Egliſe refuſa l'inhumation eccléſiaſtique, & le corps fut porté, dans un fiacre, aux chantiers qui couvraient la Grenouillère, & où deux portefaix lui creuſèrent une foſſe. Cette cérémonie contraſtait douloureuſement avec celle qui eut lieu, quelques mois après, pour Anne Oldfields, la Le Couvreur bri-

tannique. Son corps, expoſé pluſieurs jours à Weſtminſter, dans la *Chambre de Jéruſalem*, fut porté en grande pompe à l'Abbaye, à côté des Rois & des grands hommes; les plus illuſtres perſonnages tenaient les coins du poêle, & le docteur Barker officia ſolennellement. Un demi-ſiècle plus tard, Garrick vint la rejoindre.

Le Comte d'Argental, l'ami de Voltaire & d'Adrienne (il en avait même été ſi follement épris, qu'il voulut l'épouſer), apprit, en 1786, qu'un hôtel avait été conſtruit ſur le lieu de ſa ſépulture, rue de Grenelle (maintenant n° 115), à peu près au coin de la rue de Bourgogne, & que ſes reſtes étaient ſous une remiſe qu'on lui indiqua. Il obtint du Marquis de Sommery, propriétaire, la permiſſion d'élever un tombeau, & compoſa, de plus, une épitaphe qu'il fit graver ſur une plaque de marbre & placer contre un mur voiſin. L'hôtel fut acquis enſuite par le Comte Raymond de Bérenger qui l'habita juſqu'en 1836. Deſprés, qui écrit ces détails en 1822, ne parle plus du tombeau, & dit que M. de Bérenger avait mis la plaque dans une galerie d'objets curieux. Aujourd'hui l'hôtel appartient à M. le Comte de Vogüé, gendre de ce dernier, qui a laiſſé la plaque à l'endroit choiſi par ſon beau-père. La remiſe exiſte toujours, & c'eſt là que ſont encore les oſſemens d'Adrienne, car nous n'avons lu nulle part qu'ils aient été, comme ceux de Molière

& de La Fontaine, exhumés & tranſportés ailleurs.

Voici les vers de d'Argental ; ils ſe reſſentent des quatre-vingt-ſix ans qu'avait l'auteur, quand il les compoſa :

Ici, l'on rend hommage à l'actrice admirable
Par l'eſprit, par le cœur également aimable.
Un talent vrai, ſublime, en ſa ſimplicité,
L'appeloit, par nos vœux, à l'immortalité ;
Mais le ſenſible effort d'une amitié ſincère
Put à peine obtenir ce petit coin de terre,
Et le juſte tribut du plus pur ſentiment
Honore enfin ce bien méconnu ſi longtems.

En voici deux autres Latines:

TUMULUS

ADRIANÆ LE COUVREUR.

VIATOR,

Siſte, lege, luge.

HIC

Muſæ, Charites, Cupidineſque
Eodem,
Quo Adriana, artis Scænicæ caput,
Jacent ſepulchro.
Ob hœmorragiam obiit Pariſiis, die Martii 20, anno 1730.

ALIUS:

Hîc Adriana jacet. Timuit, quâ ſoſpite, vinci
Melpomene, timuit, & moriente, mori.

TRADUCTION DE LA PREMIERE EPITAPHE:

Paſſant, arrête, lis & pleure. Ici, dans un même tombeau, giſent les Muſes, les Graces & les Amours, avec Adrienne, la gloire du Theatre. Elle

mourut à Paris, le Lundi 20 *Mars* 1730, *d'une hémorragie.*

TRADUCTION DE LA SECONDE :

Cy gît Adrienne. Pendant qu'elle vécut, Melpomene craignit d'être ſurpaſſée par elle, & de mourir avec elle, quand elle mourut[1].

---

1 Voltaire, qui a proteſté, à diverſes repriſes, contre les funérailles de l'illuſtre tragédienne (*Epître dédicatoire de* Zaïre *à M. Fakener, Siècle de Louis XV*, &c.), lui fit également une épitaphe :

Ci-gît l'actrice inimitable
De qui l'eſprit & les talens, &c.

Celle de Piron eſt moins connue :

L'Enfer abondant en ſupplices
Eſt doublement notre bourreau :
En nous enlevant nos délices,
En nous laiſſant notre fléau.

O comble affreux, mais peu nouveau,
De ces horreurs dont il s'honore !
Ma Le Couvreur eſt au tombeau,
Et ſon médecin vit encore !

Cette derniere eſt preſque copiée de celle que fit le Bembe[1] pour Raphaël. La voici :

Ille hîc eſt Raphael. Timuit, quo ſoſpite, vinci
Rerum magna parens &, moriente, mori.

Enfin, Mylord, on ne ſçauroit aller dans aucune maiſon, qu'on n'entende parler d'elle & la regretter. Le *Mercure de France* lui donne l'honneur d'avoir, la premiere, mis en uſage ſur le theatre les Robes de Cour[2] en jouant, dans *le*

---

[1] Le Cardinal Pierre Bembo.

[2] Il ne faut pas conclure de ce paſſage à un commencement de réforme du coſtume théâtral par Adrienne. En rejetant les panaches, en adoptant les étoffes de ſoie, la poudre & les paniers, elle ne fit que ſubſtituer les habits Louis XV aux habits Louis XIV, & ſuivre la mode. De même pour la robe de Cour, dont le *Mercure* & d'Allainval lui font gratuitement honneur : elle la conſerva ſimplement, ainſi que le corps de brocart, mais l'allongea & le détacha de la taille, parce que, de ſon tems, la jupe de

Comte d'Eſſex, le Rôle de *la Reine Eliſabeth* qu'elle rempliſſoit avec tant de graces & de majeſté, que c'étoit d'elle qu'un homme d'eſprit devoit dire : *J'ai vû une Reine jouer avec des Comediens.* Jamais elle n'a manqué au reſpect dû au Public, ſoit en badinant ſur le theatre[1], ſoit en y paroiſſant dans un ajuſtement négligé. Elle eſt la premiere femme de ſpectacle qui ait été reçûë dans le monde, même chez les Dames les plus diſtinguées, à titre d'amie[2]; elle ne s'y

---

deſſus ſubit cette transformation. Cela ſoit dit pour l'enſemble du coſtume théâtral, car, dans les détails, celui des femmes, auſſi bien que celui des hommes, différait des vêtemens qu'on portait à Verſailles.

1 D'autres prétendent, au contraire, qu'elle riait, autant que le parterre, des mauvaiſes pièces, &, de la ſorte, en accélérait la chute.

2 Ceci eſt exact. Il faut lire la charmante page de Sainte-Beuve ſur cette date de l'hiſtoire des mœurs en France.

eſt jamais oubliée. Cela me fait ſouvenir qu'un jour Baron ſe préſenta à une table de jeu où étoit feu M. le Prince de Conti. Baron lui dit, la main pleine d'or : *Va cent louis au Prince de Conti*[1]. Son Alt. Ser. lui répondit en riant : *Tope à Britannicus*. La Dlle Le Couvreur avoit l'eſprit cultivé ; elle ſçavoit aſſez de l'hiſtoire, & elle contoit avec beaucoup de graces & de préciſion. Elle n'a jamais gâté de Vers en les récitant ; elle ne les faiſoit ſentir qu'autant qu'il falloit, & elle ne ſe donnoit point la liberté de les allonger par des *Oh! Ah! Eh!* que Baron introduiſit dans ſes dernieres années & que les Comediens, qui n'ont pas manqué de les adopter mais qui ne les ſçavent pas placer ſi à propos que Baron, appellent preſentement des *reſpirations*.

---

[1] Baron dit : *Va pour cent louis, Mons— de Conti.*

Je ne vous parlerai point, Mylord, des jolies lettres qu'elle a écrites ; vous avez lû celle qu'elle écrivit à Baron il y a deux ans, &, avec l'aide de quelques amis, j'eſpere en recueillir un aſſez bon nombre pour les donner au Public[1].

J'apprens, en finiſſant ma lettre, que l'on grave le portrait de notre Comedienne, d'après le célébre M. Coypel qui l'a tirée, il y a quelques années, en *Cornelie*[2]. Tous les beaux eſprits, me

---

[1] Elles ont été recueillies & publiées. Quelques unes ſont remarquables; elles témoignent toutes d'un noble cœur & d'une haute intelligence.

[2] C'eſt la gravure dont nous avons déjà parlé; on la doit au burin de Pierre Drevet. Au bas, on lit ces vers :

C'eſt peu de voir icy, pour attendrir vos cœurs,
Les cendres de Pompée & Cornélie en pleurs.
Reconnoiſſés, pleurés cette Actrice admirable
Qui n'eut point de modele & fut inimitable.

Les premières épreuves de cette eſtampe ſe reconnaiſſent à l'abſence de l'*e* final au mot *model*

dit-on, briguent l'honneur de voir de leurs Vers au bas de l'Eſtampe : voici ceux de deux illuſtres Academiciens. Les premiers ſont de M. de La Motte[1].

Des plus illuſtres Heroïnes
J'ai ſçû, par mes talens, achever les portraits;
Les Corneilles & les Racines[2],
Sans moi, demeuroient imparfaits.

Ceux qui ſuivent ſont de M. de La Faye[3].

Le Theatre me doit cet heureux changement
Qui d'un chant déplacé proſcrivit l'impoſture;
La premiere, je ſçus, fidelle à la nature,
Par le geſte & la voix peindre le ſentiment.
Pour Camille en fureur, pour Monime trompée
Qui n'eût, en me voyant, laiſſé couler des pleurs,
Puiſqu'en ce crayon même, au deſtin de Pompée
Ma ſeule reſſemblance intereſſe les cœurs ?

---

oubli qui fut réparé ſur la planche dès qu'on s'en aperçut. Ces épreuves, dites à l'e, s'arrachent dans les ventes.

[1] Houdard de La Motte.

[2] La Motte était auſſi libre avec l'orthographe qu'avec la poétique.

[3] Jean-François Leriget de La Faye, diplomate & académicien. (1674-1731.)

Cette troiſiéme Inſcription eſt de M. l'Abbé d'Allainval, auteur de l'Epitaphe que vous avez lûe:

Telle, à vos yeux, de Cornelie en pleurs,
Par mes talens, je ranimois la gloire,
Du tems qui détruit tout je brave les fureurs.
Coypel m'aſſure, au Temple de Memoire,
Le rang que je tins dans vos cœurs.

Je vous envoyerai, avec l'Eſtampe, les autres pieces que je pourrai ramaſſer. Je ſuis avec, &c.

MYLORD,

Votre &c.

GEORGE WINK.

SECONDE LETTRE

DU

SOUFFLEUR

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

SECONDE LETTRE

DU

SOUFFLEUR

DE LA COMEDIE DE ROÜEN

AU GARÇON DE CAFFÉ

OU

ENTRETIEN

SUR LES DEFAUTS DE LA DECLAMATION.

A PARIS,

CHEZ TABARIE, QUAY DE CONTI,

A la descente du Pont-Neuf.

M. DCC. XXX.

Avec Approbation & Permission.

AVIS*

DU GARÇON DE CAFFÉ

AU LECTEUR

SUR LA LETTRE DE SON AMI.

DÈs que j'eus reçu cette *Lettre*, je réſolus d'en répandre des copies, *incognito*. Ne voulant offenſer perſonne & entrant dans les vûës de mon Ami, je fus porter ſa critique à certain gros quidam, pour en faire l'examen. Mais je donnai juſtement, comme l'on dit, dans le pot au noir. C'étoit un des amis & penſionnaires des Comédiens. J'avois de fortes raiſons pour

---

* *Il ſeroit à propos de ne lire cet* Avis *qu'après avoir lû la* Lettre.

compter ſur ſa diſcretion. Neanmoins il ne profita de ma confidence que pour en abuſer, & courut ſur le champ en faire lui-même la lecture aux foyers[1]. On juge aiſément combien cette Piece parut divertiſſante aux Comediens. D'abord, elle fut trouvée execrable, contraire à la bonne police, & il fut jugé, d'une commune

---

Nous liſons dans un recueil de rapports manuſcrits d'exempts de police, qui eſt à la Bibliothèque de l'Arſenal :

« Du 14 juin 1730 : l'approbateur ſe tranſ-
» porte aux foyers françois où il lit une Seconde
» Lettre du Souffleur au garçon de Caffé, au ſujet
» de la déclamation. Tous les acteurs deſignés
» dans la lettre crient contre l'auteur ; Mlle La
» Mothe glapit, parce qu'elle n'y eſt pas nom-
» mée. »

On voit que les faits racontés par d'Aigueberre, dans cet *Avis*, ne ſont pas une miſe en ſcène.

L'approbateur (des pièces), à cette époque, était l'abbé Chérier, l'auteur du *Poliſſonniana*. Il reſte de ce patriarche de la Cenſure quelques rapports qui dénotent une formidable bêtiſe.

voix, qu'il falloit la proſcrire & la jeter au feu, comme libelle diffamatoire.

Mais, lorſque la lecture fut achevée & que l'on eut fait paſſer le miroir à la ronde, les particuliers oublioient la cauſe generale & n'étoient occupés que d'eux-mêmes. Les uns s'applaudiſſoient d'être échappés à la critique, d'autres étoient contens d'avoir été menagés, les malheureux traitoient l'Auteur d'injuſte & d'ignorant. Neanmoins chacun ouvroit les yeux ſur ſon camarade, & ſembloit approuver tout ce qui ne le touchoit pas. J'étois charmé de voir que ces Mrs ne ſe partageoient que pour ſe réünir, & je regardois déjà leurs ſentimens comme autant de ſuffrages favorables, lorſque je fus étourdi par un Orateur impetueux qui, d'une voix rauque, s'écria, menaça, & parla ſi long-tems & avec tant de rapidité, que je ne pûs ni le ſuivre ni l'entendre. Je pris donc mon parti, &, for-

tant de l'endroit où je m'étois tenu caché, je vins rêver à ce que je devois faire. S'il tient ſa parole & s'il écrit comme il parle, quand il eſt animé, le Public peut s'attendre à voir paroître un gros volume farci de latin, de Grammaire & de lambeaux d'hiſtoire.

Le lendemain, j'eus une autre ſcene avec celui qui m'avoit ſi bien gardé le ſecret. Je fus le trouver, traveſti comme la veille; je me dis l'Auteur de la *Lettre*, &, feignant de n'être pas inſtruit du tour qu'il m'avoit joüé, je lui demandai ce qu'il penſoit de mon petit manuſcrit.

— Je penſe, me dit-il avec une politeſſe affectée, qu'il eſt fort joli; mais vous n'y ſongés pas : eſt-il permis de parler ainſi des vivans?

— Comment donc, repris-je, qu'y trouvés-vous à redire? Les Comédiens eux-mêmes ſeroient moins ſeveres.

— Ne vous en flattés point, répondit mon Cenſeur, je ſçai le contraire, & je le ſçai d'eux-mêmes.

Je fis l'étonné, & il m'avoüa qu'il leur avoit communiqué l'idée de la *Lettre*, mais qu'il s'étoit bien gardé de la lire, qu'il ſçavoit trop les étroites obligations d'une perſonne à qui l'on fait de telles confidences, qu'il faudroit être un homme ſans foi pour abuſer du ſecret inviolable qui eſt dû dans ces occaſions. Je pouvois ſur le champ le convaincre de menſonge & retourner ſon jugement contre lui-même, mais je diſſimulai pour m'expliquer davantage.

Je lui dis que, de tout tems, ce qui eſt public eſt ſujet à la cenſure : on critique un diſcours, un livre, une piece de Théâtre, & tout ce que l'on exige d'un Cenſeur, pour mériter le titre de ſage & de moderé, c'eſt de s'en tenir préciſément à ſon ſujet, ſans donner ſur les défauts perſon-

nels. Un Comédien n'eſt point plus reſpectable qu'un Auteur; ſa declamation n'eſt pas moins publique qu'une piece : ainſi l'on peut bien avoir le même droit ſur l'une que ſur l'autre. Or, on ne parle ici des Comédiens que comme Acteurs; c'eſt l'Art que l'on critique, & non pas les perſonnes; on n'attaque ni les mœurs ni les défauts étrangers à leur profeſſion; on en juge comme au ſpectacle : qu'y a-t-il, en cela, qui puiſſe m'empêcher d'en diſtribuer des copies? Enfin, lui dis-je, ce petit Ouvrage ne peut qu'être utile au Public & aux Comédiens eux-mêmes. Ceux-ci, reconnoiſſant leurs défauts, pourront s'en corriger, & les particuliers, y trouvant des principes certains, pourront blâmer ou applaudir avec diſcernement.

Quoique je ne ſois qu'un Embryon, ou, pour mieux dire, quoique je n'aye que l'écume des Sciences & des Belles

Lettres, je vis bien-tôt qu'une place n'eſt point un préjugé raiſonnable en faveur de celui qui l'occupe; enfin, que j'avois mal jugé ſur la mine, & que mon homme s'entend mieux à decider d'un ragoût que du merite d'un Livre. Je me hâtai de lui découvrir ce que j'avois tenu caché juſqu'alors, & nous nous ſeparames, lui plein d'étonnement & de dépit, & moi bien réſolu de rendre juſtice à ſa bonne foi par ce petit éclairciſſement.

SECONDE LETTRE

DU

SOUFFLEUR

DE LA COMEDIE DE ROÜEN

AU GARÇON DE CAFFÉ

OU

ENTRETIEN

SUR LES DÉFAUTS DE LA DECLAMATION.

DEPUIS ma derniere *Lettre*, il m'eſt arrivé une aventure dont je crois que le récit vous fera plaiſir.

Un de nos Comédiens & moi, leur bien humble Souffleur, ayant fait partie de ſouper tête à tête, pour philoſopher à notre aiſe, nous fûmes, après la Comedie, chez un Traiteur. La chambre où

l'on nous mit étoit voiſine d'une plus grande, où étoit une compagnie de quatre perſonnes; ſçavoir, deux Conſeillers de notre Parlement & deux Gentilshommes de Paris qui alloient à Londres, où ils avoient déja demeuré quelque tems avec nos deux Conſeillers. Une cloiſon ſeparoit leur chambre & la nôtre, & nous entendions diſtinctement tout ce qu'ils diſoient. Nous y fûmes d'autant plus attentifs, que, ſur la fin de leur ſouper, leur converſation roula ſur la Declamation & ſur les défauts ordinaires des Acteurs.

Voici quel fut leur début. D'abord nos Citoyens firent notre éloge; MM. les Pariſiens en convinrent fort poliment, nous accordant même au-delà de ce que nous pouvions mériter. Mais, étant entrés peu à peu dans le détail, leurs loüanges ſe trouverent preſque réduites à rien. La converſation s'anima bien-tôt,

& l'un des Normans, épris des charmes de l'une de nos Actrices, voulut à toute force faire paſſer ſa declamation pour admirable. La compagnie lui accorda tout ce qu'il voulut par rapport aux charmes de la Comédienne & à ce qu'elle pouvoit valoir dans un rôle particulier, mais on lui refuſa inexorablement tous les talens pour la Scene publique. Vous jugés avec quel feu il ſoûtint une cauſe à laquelle ſon cœur prenoit beaucoup de part. Il compara ſon Heroïne à ce qu'il y a de meilleur ſur notre Théâtre, & il rabaiſſa les autres autant qu'il lui fut poſſible. Sa vivacité divertiſſoit ſes Convives & nous auſſi, quoiqu'au fond mon Camarade ne fût pas fort content. Le ſujet fut traité quelque tems en general, & chacun dit ſon ſentiment. Enfin l'un des Pariſiens, qui me parut homme ſenſé & de bon goût, prenant la parole :

— On applaudit, dit-il, & on blâme tous

les jours par ſimples préjugés. La bonne mine, un ſon de voix, un air gracieux, quelques diſpoſitions qui ſemblent promettre préviennent ſouvent & captivent les ſuffrages; celui-là eſt rejeté par le même caprice qui fait grace à l'autre; rarement a-t-on recours aux principes & à la raiſon pour juger du merite d'un Acteur. Pour moi, continua-t-il, je ne puis approuver que ce qui eſt *naturel*. Tout ce qui paroît outré, dans l'un & dans l'autre genre, me rebute, & j'ai autant de mépris pour un tragique bouffi & fanfaron, que j'ai de dégoût pour un comique outré & farceur. Si vous voulés maintenant vous en rapporter à ce principe pour juger de vos Comediens, vous trouverez peut-être que les meilleurs n'entendent rien à leur profeſſion.

Mon Convive, qui ne connoît que l'enflure & le ſon des vers, & qui, comme bien d'autres, ne monte ſur le Théâtre

que pour y faire hurler Melpomene, ne put ſouffrir plus long-tems une cenſure ſi ſevere à ſon amour propre (car il s'eſtime un peu), &, rompant tout d'un coup le ſilence :

— Bûvons & chantons, me dit-il d'un ton de dépit ; peut-être ferons-nous taire ces impitoyables diſcoureurs qui penſent ſçavoir notre métier mieux que nous.

Eh ! moderés, Seigneur, cette fureur extrême,

lui dis-je ; quand vous vous emporterés, en ſerés-vous moins digne de cenſure ? Penſés plus juſte & entendés mieux vos intérêts. Vous êtes mon ami, continuai-je, & je ſuis ravi que vous trouviés le moyen de vous corriger de cet orgüeil ſi commun aux Comédiens, qui ne veulent jamais qu'être applaudis. Croyés-moi, voici une occaſion de profiter : ſaiſiſſez-là, & prêtez-vous de bonne grace à écouter des gens qui ne parlent ni par

paſſion, ni par jalouſie de métier, & qui ont plus d'interêt à vous perfectionner qu'à vous nuire.

Ce raiſonnement le remit. Nous nous rapprochames de la cloiſon, & nous entendimes que le même Cavalier, qui avoit toujours ſuivi ſon diſcours, pendant le tranſport indiſcret de mon ami, fut interrompu par l'Amant de la belle Actrice.

— Ma foi, dit-il, je n'y cherche point tant de fineſſe : lorſqu'un Comédien me touche ou me réjoüit, je le crois bon Acteur.

— La regle ſeroit indubitable, reprit ſon ami, ſi tout le monde étoit du même goût, ou ſi, comme je l'ai déjà dit, on étoit indifferent pour l'Acteur ; mais, comme l'on eſt ſouvent prévenu, il faut convenir d'un principe, par lequel on puiſſe juger du merite des perſonnes par les choſes. Or, la nature ſeule a le pou-

voir d'agir ſur les cœurs, de les ouvrir, de les reſſerrer, de les attendrir; ce n'eſt qu'en l'imitant qu'on peut produire les mêmes effets. Une Actrice dont les yeux charment le cœur prévient facilement l'eſprit. Ceux qu'elle touche réellement la croyent touchée de ce qu'elle dit. Même dans la fiction, les malheurs d'une perſonne aimée, quoiqu'exprimés foiblement, ſont capables d'exciter nos larmes; mais ceux que le charme n'a point ſéduits en jugent autrement. J'écoute avec froideur & dégoût une Actrice qui ne prend aucune part à ce qu'elle dit ou ce qu'elle fait, qui ne cherche qu'à ſe délivrer au plûtôt de ſon rôle comme d'un fardeau, & à s'acquitter envers le Public du ſoin dont elle a chargé ſa mémoire. Il n'eſt point naturel qu'une Princeſſe nous rende ſenſible à des peines qu'elle ne reſſent point elle-même, & dont elle nous fait le récit avec indifference; au

contraire, ſi nous voyons couler ſes larmes, elles nous attendriſſent, & nous prenons à ſes malheurs autant d'intérêt qu'elle même. *Il faut donc qu'un Acteur paroiſſe tel qu'il veut me rendre;*

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Mais il ne ſuffit pas de feindre de la douleur, de la haine, de la joye, de la colere, & d'ajuſter quelque grimace à ce que l'on prononce, pour échauffer & remuer le cœur de ceux qui écoutent. Un Acteur me paroît inſenſible, au milieu d'une douleur qui paroît empruntée. *Il faut que la paſſion, pour toucher veritablement, imite réellement la nature & ſoit vrai-ſemblable.*

Mlle D. C. [1], diſent nos anciens, fut,

---

[1] Mlle Duclos (Marie-Anne de Chateauneuf) (1670-1748). Ses débuts eurent lieu en 1693. En doublant d'abord, en remplaçant enſuite Mme de

dans ſon tems, une Actrice parfaite. Je le veux croire; mais on me permettra d'en juger au goût du nôtre, & d'examiner, non pas ce qu'elle a été dans ſa jeuneſſe, mais ce qu'elle eſt aujourd'hui. J'avoüe qu'elle apporte encore beaucoup de graces & d'action ſur le Théâtre : elle s'éleve, s'irrite, s'enflâme, ſe plaint & gémit fort à propos. Mais elle péche dans ce qu'il y a de principal : elle ne produit point les mêmes effets dans les cœurs de ceux qui ſont préſens. C'eſt

---

Champmeſlé, elle continua le ſyſtème de déclamation chantante adopté par cette comédienne. Elle avait cependant l'art de remuer profondément. Ce fut, de ſon tems, la première actrice tragique de la *Comédie Françoiſe*, juſqu'à l'arrivée d'Adrienne Lecouvreur qui la relégua au ſecond rang. En 1730, elle touchait à la fin de ſa longue carrière; elle reſta juſqu'en 1733, & ne ſe retira définitivement qu'en 1736. Son portrait, peint par Largillière, a été gravé par Deſplaces, en 1714.

que ſon feu n'a point de vrai-ſemblance ; elle ne paroît plus ſentir, mais reciter avec emphaſe & avec les démonſtrations neceſſaires. En un mot, c'eſt l'art, la méthode & l'habitude[1], & non pas la nature, qu'on voit agir en elle[2]. Voilà, du moins, comme je la trouve dans les premiers Actes, où elle eſt, pour ainſi dire, encore reſſerrée par le froid de la vieilleſſe; mais, ſur la fin d'une piece, elle réüſſit beaucoup mieux. Alors, réchauffée par la durée de l'action, elle reprend ſa premiere vigueur, & ſe montre telle

---

[1] Dans la penſée de l'auteur, les deux premiers mots ſont ſynonymes de *ficelles*; le troiſième, de *planches*. Les définitions du mot *art*, que donne plus loin ſa note, ont vieilli preſque toutes.

[2] Il faut encore ici compléter la penſée de l'écrivain ; à n'en prendre que la forme, elle exprimerait le contraire de ce qu'elle eſt : Mlle Duclos & ſon école ont ſans doute outrepaſſé la nature, mais c'eſt préciſément à force de s'y abandonner.

qu'elle a été, ſans doute, pour meriter un ſi grand nombre de partiſans. L'art (*a*) &

(a) *Le mot d'*art *peut ſouffrir differens ſens, ſelon les differentes applications. Ou il ſignifie tout ce qui concerne une operation en general, comme l'on dit l'*Art de peindre, de declamer, de faire un diſcours; *ou l'on s'en ſert pour oppoſer des qualités ſuperficielles à celles qui ſont ſolides, des talens acquis à des diſpoſitions naturelles; ou pour marquer une fauſſe imitation de la nature, fondée ſur les obſervations de l'eſprit plûtôt que ſur les ſentimens du cœur; ou enfin pour diſtinguer cette partie d'un* Art *qui regle, conduit & perfectionne l'autre. Ce mot peut avoir encore d'autres ſignifications qui n'ont point lieu dans cette* Lettre.

Si j'entre dans ce détail, ce n'eſt point que je doute que le Lecteur ne ſoit aſſés ſenſé pour en faire l'application de lui-même; mais c'eſt pour répondre à l'objection d'une perſonne intereſſée qui reproche à l'Auteur 1° *D'avoir donné differens ſens à cette expreſſion, & d'être par conſequent tombé en contradiction avec lui-même.* 2° *D'avoir diſtingué l'*Art *& la* Nature, *comme ſi, dit-il, l'*Art *ne renfermoit point la* Nature. *C'eſt neanmoins un homme du*

la méthode ne ſuffiſent donc pas pour rendre la paſſion vrai-ſemblable. Il faut des ſentimens : c'eſt au cœur à les puiſer dans la nature [1]. L'eſprit, avec ſes réflexions & ſes efforts, n'a pas droit d'y prétendre; ſouvent même, au lieu de

---

*métier qui prend ainſi le change; mais homme lettré, verſé dans les Muſes Grecques & Latines, & qu'il n'a pas ſeulement étudié pour la ſpeculative. Au reſte, que ſon ſentiment prévale ou non, il n'eſt pas à propos que le Public en ſoit convaincu. Que, veut-il qu'on eſtime en lui, ſi l'on ne doit point diſtinguer l'*Art *& la* Nature?

[1] Juſque-là d'Aigueberre a raiſon : il ne faut pas interdire au comédien, comme le veut Diderot, la ſenſibilité préalable. Mais la manière abſolue dont il lui défend l'*eſprit, avec ſes réflexions & ſes efforts*, eſt en contradiction avec les éloges qu'il décerne plus loin à Baron, & avec le ſyſtème d'eſthétique qui l'inſpire lui-même à ſon inſu : ce ſont toujours les mots qui manquent à des conceptions précoces ; on remarquera pluſieurs fois encore cette claudication.

conduire au but, il fait prendre une route toute contraire.

Waltniq [1], que nous avons tous vû à

---

[1] Nous n'avons, dans aucun ouvrage, entendu parler de cet acteur. Ce n'eſt point Garrick, qui débuta ſeulement en 1741 ; ce ne peut être non plus Watkins, un chef de troupe ambulante cité dans les Mémoires de Macklin. D'Aigueberre évidemment parle d'un comédien célèbre ; or, tous ceux qui vivaient, à cette époque, en Angleterre ſont connus, ſauf celui-ci.

Le ſoin que l'auteur prend d'indiquer *Londres* & de préparer ce ſéjour dès le commencement de la *Lettre*, les rôles qu'il prête à Waltniq, & qui ſont tous de tragédies françaiſes, la comparaiſon qu'il établit entre lui & Baron, enfin le jugement qu'il en porte, nous perſuadent qu'il faut traduire par Beaubourg. D'Aigueberre aura trouvé ce compromis entre la juſtice qu'on doit aux morts & les ſcrupules de ſa délicateſſe.

Beaubourg (Pierre Trochon, Sieur de) n'était plus depuis 1725. C'était lui qui avait remplacé Baron en 1691 ; il prit ſa retraite en 1718, & ſon ancien prédéceſſeur revint, deux ans après, lui ſuccéder. Il fut, dans les *premiers rôles tragiques*, le pendant de Mlle Duclos : comme elle,

Londres, en eſt un exemple bien ſenſible. Jaloux de ſa propre ſuffiſance, il n'a voulu imiter perſonne. Il s'eſt formé ſur lui-même. Il auroit pû faire un bon original, mais il a perdu le fruit de ſes talens par ſon affectation. Perſuadé qu'il faut être touché pour émouvoir les autres, il fait connoître qu'il ne l'eſt pas, par ſon application continuelle à le paroître. Tout parle chez lui, tout veut ſe faire ſentir, tout l'arrête & augmente ſa douleur ou ſa crainte. Un hemiſtiche, un mot aura ſon ſoûpir, ſon geſte, ſon mouvement particulier; enfin il affecte (*a*)

(a) *Quand il croit être au bout de ſon feu, il frappe ordinairement du pied. C'eſt là le ſignal. Alors, comme un autre Anthée, il s'anime & reprend de nouvelles forces.*

déclamateur & outré, comme elle, il obtint de grands ſuccès en émouvant parfois l'auditoire. L'appréciation de d'Aigueberre eſt très-juſte, & ne peut s'appliquer qu'à Beaubourg.

de montrer tant de paſſion, qu'on n'y voit plus de vrai-ſemblance. Il fait plus : non content de ſe plaindre ou de s'enflammer comme le Héros, il ſe livre à ſes tranſports avec l'enthouſiaſme d'un auteur qui compoſe; il ouvre la bouche comme lui, peſe avec effort ſur ce qu'il prononce, fait ſentir l'énergie des expreſſions, le brillant des penſées, & releve avec emphaſe la nobleſſe des ſentimens. Avec tout cela, Waltniq s'imagine copier d'après nature. Il ſe trompe lourdement: ce n'eſt point là le langage du cœur, mais de l'eſprit & de l'amour propre.

Ce mauvais goût, dont il eſt charmé & auquel il s'attache avec complaiſance, le fait tomber dans une étrange confuſion : à force d'outrer les choſes, il exprime la douleur comme le déſeſpoir; il gemit avec violence, ſoûpire comme s'il enrageoit; il ſerre les dents & meurtrit, pour ainſi dire, ſes expreſſions, comme

un homme qui ſouffre & qui n'oſe éclater. La douleur eſt un ſentiment de nos maux qui ne nous remplit que de triſteſſe & d'abattement ; il y a quelque choſe de plus moderé dans les plaintes, les regrets & les gemiſſemens. Cet Acteur n'eſt point plus naturel dans la tendreſſe : il donne à cette paſſion tout ce qui convient à la douleur; dès qu'il aime & qu'il commence à le declarer, il groſſit ſes épaules, il gemit, il pleure. Eſt-ce là le caractere de l'Amour ? L'Amour eſt timide, impatient; il ſoûpire, languit, s'enflamme ; mais il n'a point cet air pleureur, niais, enfantin qui rend & l'Acteur & la paſſion ridicules.

Ainſi Waltniq détruit le vrai-ſemblable & le caractere des choſes par ſon affectation (*a*). Voyez-le entrer ſur la Scene : il

---

(a) *Nous avons vû depuis peu tomber une Tragedie qui auroit eu plus de ſuccès, s'il avoit*

veut paroître grand, noble & majeſtueux; ce n'eſt qu'enflure & orgüeil. Trop occupé de ſon rang, il confond ce qui eſt propre à la perſonne avec ce qui convient à la dignité. A peine diſtinguera-t'il la foibleſſe de *Pruſias* & l'autorité de *Mithridate; Ptolomée* eſt plus haut que *Céſar, Darius* le ſera autant qu'*Alexandre*. Un moment après, il ne conſerve plus rien de toute cette grandeur : veut-il exprimer une paſſion, il s'y livre ſans reſerve; il oublie ce qu'il repréſente & ne ſonge qu'à ce qu'il veut faire ſentir; en ſorte qu'on ne reconnoît ni le Roi, ni l'homme paſſionné, mais un Comedien qui s'efforce de ſe faire admirer (*a*).

---

moins outré ſon Rôle. Mais on n'a pû ſouffrir un Philoſophe plein de fureur & d'emportement[1].

(a) *Dans le Comique, il tombe dans un défaut ſemblable; il envie les fonctions du bas Comique*

[1] Note de pure fantaiſie, ſi la ſuppoſition que nous avons faite eſt vraie, ou bien alluſion, qui nous échappe, à quelque rôle de Beaubourg.

Quelle difference de cet Acteur avec le vieux Baron[1] ! Quelle ſimplicité, quelle vrai-ſemblance dans celui-ci ! Mais que cette ſimplicité étoit majeſtueuſe ! Il ſembloit, à l'aiſance avec laquelle il ſoûtenoit ſes caracteres auguſtes, que la grandeur lui fût naturelle, qu'il fût né pour commander aux autres. En un mot, on l'eût pris pour le Prince même au milieu de ſon Palais. Bien éloigné d'appuyer ſur chaque vers & ſur

---

aux derniers Rôles, & leur derobe le ridicule par des grimaces qui ne conviennent point au caractere d'amant. Ces affectations ne peuvent plaire tout au plus qu'à un ſpectacle des Dimanches.

[1] Nous ne pouvons nous étendre ſur Baron ni ſur Adrienne Lecouvreur. La *Lettre* de d'Allainval & notre Notice traitent ſpécialement de ces deux célèbres acteurs. Pour en faire une appréciation complète, il nous faudrait la place qui nous a été laiſſée dans la *Nouvelle Collection Jannet*.

chaque mot, & de faire briller avec affectation les beautés qui pouvoient frapper, il ne montroit les penſées que par les ſentimens, ou, s'il relevoit quelque ſens ou quelque expreſſion, c'étoit de celles qui ſemblent cachées & qui ne ſe produiſent point aſſés d'elles mêmes. Lorſque cet Acteur ſoûpiroit, ſe plaignoit, aimoit, entroit en fureur, tous ſes mouvemens étoient tels, que ſon amour, ſa fureur, ſa crainte &c. paroiſſoient veritables. Il ſçavoit caracteriſer toutes ces paſſions par ce qu'elles ont de particulier, &, non ſeulement il ne les confondoit point les unes avec les autres, mais il les diſtinguoit en elles-mêmes par mille circonſtances propres aux perſonnages dont il étoit revêtu. On découvroit même, au milieu de ſes tranſports, un combat du Héros & de l'homme paſſionné, de ſa fermeté naturelle & du penchant qui l'entraîne, enfin un mélange de ſa grandeur

& de ſa foibleſſe. Voilà, ſi je ne me trompe, ce qui a rendu cet Acteur ſi celébre (*a*).

C'eſt pareillement ce qui nous a fait tant admirer Mademoiſelle Le Couvreur. Quelle Actrice! Quel regret pour tous les amateurs de la Comedie! Quelle perte pour le Théâtre! Ce qui nous y rend ſi ſenſibles, c'eſt qu'elle n'avoit pas encore épuiſé tous ſes talens; on ne peut douter qu'elle n'eût été beaucoup plus loin, quoiqu'elle ſatisfît entierement; enfin on la voyoit croître & ſe perfectionner

---

(a) *J'ai remarqué un trait qui met cet Acteur au-deſſus de tout ce qu'on en peut dire, & qui fait connoître combien il étoit ſuperieur à tous ceux qui parurent avec lui ſur le Théatre. Il arrivoit ſouvent que le ſpectateur étoit ſi charmé de ce qu'il venoit de reciter, qu'il oublioit d'applaudir. On reſtoit immobile alors, on n'entendoit qu'un foible murmure, & on ſe diſoit tout bas & avec admiration:* Oh! que cela eſt beau! Que voilà bien declamer!

tous les jours, &, comme on lui ſuppoſoit encore une longue carriere, on ne mettoit aucunes bornes à ce que l'on en pouvoit attendre.

— Il me paroît que vous en parlés en homme bien intereſſé, reprit l'Amant de la belle Comedienne; n'auriés-vous pas eu auſſi quelque tendre préjugé pour Mademoiſelle Le Couvreur?

— Je n'ai jamais connu que l'Actrice en elle, reprit notre Cenſeur; ainſi je ne regrette point ſes charmes, mais ſes grandes qualités pour le Théâtre. Or, je dis qu'à la voix près, qu'elle corrigeoit heureuſement, Mademoiſelle Le Couvreur ſembloit née pour ſa profeſſion. On admiroit ſes graces; ſes attitudes étoient nobles & naturelles; rien de plus varié que ſes tons; elle donnoit à ſes bras des charmes inimitables. Tout ceci dépend de l'Art & ſuffit pour plaire; quand on ſçait s'en ſervir à propos; mais elle avoit

d'autres talens pour toucher. Jamais elle ne ſe préſentoit ſur le Théâtre, qu'elle ne parût penetrée. Ses yeux annonçoient ce qu'elle alloit dire ; ſa crainte & ſes ſoûpirs étoient peints ſur ſon viſage. Au ſurplus, elle diſpoſoit à ſon gré de ſon cœur & de ſes ſentimens (*a*). Elle paſſoit, ſans peine, de la violence à une tranquillité parfaite, de la tendreſſe à la fureur, d'une frayeur ſubite au deguiſement, &c. Son viſage étoit ſucceſſivement ſerein, troublé, ſoumis, fier, abattu, menaçant, emporté, plein de compaſſion. Dans tous ces mouvemens, le ſpectateur

---

(a) *Ceux qui ont vû cette Actrice dans* Phedre, Mithridate *& quelques autres pieces où elle ſe ſurpaſſoit, conviendront aiſément de ce que l'on en dit ici. Il eût été à ſouhaiter qu'elle ſe fût moins abandonnée à ſes caprices ; elle étoit ſouvent differente d'elle-même ; ſon jeu n'étoit point ſoûtenu ; il falloit qu'elle fût animée ou par quelque Rôle qui lui plût, ou par quelque objet intereſſant.*

la ſuivoit ſans réſiſtance; il étoit auſſi touché qu'elle même; ſa ſurpriſe ſaiſiſſoit; on craignoit, on gemiſſoit, on trembloit avec elle, on pleuroit même avant que de voir couler ſes larmes. Cela n'eſt point ſurprenant : c'eſt qu'on ne voyoit rien en elle qui ne parût réel & effectif. Sa voix ſembloit moins s'exprimer que ſon cœur. Mais elle accordoit toûjours la paſſion avec le caractere general, ſans jamais oublier l'un pour l'autre. Elle étoit noble au milieu de ſes tranſports; ſa fierté égaloit celle de ſon perſonnage, ſans l'outrer; *Phedre* étoit livrée à ſes fureurs & à ſon amour, ſans être au-deſſous de ſa grandeur.

C'eſt particulierement cette attention à conſerver les doubles caracteres qui fait, pour ainſi dire, diſparoître le Comedien pour ne montrer que le Héros. Chez les anciens, on ne paroiſſoit ſur la Scene qu'en maſque. Ce déguiſement

deroboit à la vérité la moitié de la paſſion; mais, comme il rendoit l'Acteur méconnoiſſable, il étoit plus aiſé de lui ſubſtituer le Héros dont il tenoit la place[1]. Nous ne ſommes plus dans le même uſage, &, en gagnant d'un côté, nous perdons de l'autre. Cette erreur qui fait tout notre plaiſir[2] dépend donc de la reſſemblance dans laquelle on préſente les images de ces Rois dont on veut que

---

[1] D'Aigueberre conſtate un fait réel, mais il n'eſt pas aſſez ſavant pour en deviner le motif. La ſubſtitution permanente du héros à l'acteur, dans le théâtre des Grecs, était la conſéquence de leur ſyſtème philoſophique & eſthétique, qui ſacrifiait l'individu au type. De là cette miſe en ſcène, où la complication des moyens n'avait pour but que lá ſimplicité des effets, & dont le maſque était un des nombreux élémens. Ce point ſerait d'ailleurs trop long à développer ici; nous renvoyons ceux qui voudraient l'approfondir à la première & à la troiſième *Leçon* du *Cours de Littérature dramatique* du grand Schlegel.

[2] C'eſt-à-dire l'illuſion théâtrale.

nous plaignions les malheurs. Un Tableau du Sacrifice d'Iphigenie me rebute au lieu de me toucher, s'il outre ou s'il diminue l'idée que je me ſuis formée d'Agamemnon & des autres[1]. Mais, ſi j'y découvre au naturel la fureur d'Achille, la rage de Clytemneſtre qu'on écarte des Autels, la douleur & l'accablement d'Agamemnon, la compaſſion de Neſtor, la ſoumiſſion, la fermeté, l'innocence & les ſoupirs étouffés de la Princeſſe, alors j'aide à me tromper moi-même; je ne crois plus voir un Tableau, je ſubſtitue les perſonnes aux images.

Les Comediens ſont les images vivantes des Héros. Pour les faire revivre à mes yeux, qu'ils paroiſſent ſur leur Théâtre, comme ces Princes auroient parû dans leurs Palais. Uniquement oc-

---

[1] Et pourtant Lekain était laid. Cependant l'auteur a raiſon en principe.

cupés de leurs malheurs, de leurs haines, de leur fureur, qu'ils laiſſent à la nature le ſoin de faire ſentir leurs ſoupirs & leurs tranſports : ils paroîtront alors vraiſemblables. Voilà la ſource de ce naturel que l'on a tant admiré dans Baron, & qu'on ne doit point confondre avec cette ſimplicité qui lui étoit particuliere. On ne doit point, dis-je, confondre le *ſimple* avec le *naturel*. L'un conſiſte, comme je l'ai déjà dit, à imiter la nature, à ſuivre, dans la haine, la douleur &c., les differens mouvemens qu'elle excite dans les cœurs, à ſe rapprocher le plus qu'on peut du Héros, à copier fidélement ſon caractere, à ſe metamorphoſer en lui, & à paroître ou tel qu'il étoit, ou tel que le Poëte l'a formé. Le *ſimple* conſiſte à réduire la gravité du cothurne & la majeſté des Rois, à les rapprocher de la pratique ordinaire des autres hommes, à les rendre, pour ainſi dire, un peu plus po-

pulaires, en ôtant au geſte, à la voix, à la prononciation un certain éclat qu'on peut ſuppoſer dans la perſonne des Rois & qui paroît convenir à l'idée de leur grandeur. Enfin cette ſimplicité étoit du goût particulier du Sr Baron [1], que je n'ai garde de blâmer, mais dont je ne voudrois point faire une loi pour les autres. Elle a pû plaire dans cet Acteur, parcequ'elle convenoit à ſon âge & ſouvent aux perſonnages dont il étoit chargé; mais il n'eſt point naturel qu'elle produiſe le même effet dans de jeunes Acteurs tels que les Sieurs Grandval, Du-

---

[1] Cette diſtinction entre le *naturel* & la *ſimplicité* eſt vaine : l'acteur qui eſt *ſimple*, quand la ſituation l'exige, eſt *naturel*. C'eſt ce que fut toujours Baron. Il ſavait être chaleureux & grandioſe, lorſque la *compoſition* du rôle le voulait; mais il ne fut jamais emphatique, ce qui n'eut été ni *ſimple*, ni *naturel*. D'Aigueberre en convient lui-même quelques lignes plus bas.

frêne, Le Grand, ſurtout quand ils joüeront des Rôles de jeunes Héros, tels que *Pyrrhus*, *Oreſte*, *Nicomede*, *Achille*. Elle ſemble même contraire à leurs caracteres, & détruire le vrai-femblable. Mlle Le Couvreur, qui s'eſt formée ſur Baron, ſe contentoit d'être naturelle, ſans trop affecter cette ſimplicité[1]. Elle évitoit l'enflure, mais elle ne deſcendoit jamais audeſſous de la grandeur héroïque. Elle étoit ſimple, ſi vous voulez, parce que la nature a quelque choſe d'aiſé qui approche de la ſimplicité, mais non pas ſimple comme le Sieur Baron. Le fond de ſon jeu étoit naturel; elle en rejetoit tout ce qui peut paroître outré, recherché, ambitieux; mais elle ne lui refuſoit point certain ornement capable de rendre l'ac-

---

[1] Qui n'eût pas été *naturelle* dans les rôles de femmes, ſurtout dans ceux qu'ont écrits les tragiques français.

tion plus brillante & plus majeſtueuſe. Enfin, pour exprimer entierement ce que je penſe, je comparerai le goût de la declamation à celui de la parure dans les Dames, & je dirai que, ſans tomber dans l'excès des unes, qui accablent leurs viſages d'un mélange de coloris empruntés, ni dans l'indifference des autres, qui mépriſent tout ce qui eſt étranger à la nature, elle imitoit celles qui relevent avec modeſtie l'éclat de leur beauté naturelle. En effet, le *ſimple* n'eſt neceſſaire qu'autant qu'il faut éviter l'enflure des Vers; le *naturel* eſt d'une neceſſité indiſpenſable dans toutes ſes parties.

— J'avoüe, dit un des Convives qui n'avoit point encore parlé, que le vraiſemblable a de grands avantages. Remarqués cependant que M-n-m-n-l[1] n'eſt

[1] Montménil : voir la note plus bas.

point auſſi goûté qu'il eſt naturel, & que S-rr-z-n[1] lui-même eſt moins applaudi que bien d'autres.

— Ce que vous dites eſt vrai, reprit le Cenſeur, & ne conclut rien contre ce que j'avance. Pour toucher vivement, il ne ſuffit point d'avoir des ſentimens; il faut que ces ſentimens ſoient vifs & animés. Je ne ſuis point ſurpris que S-rr-z-n ne touche que foiblement. Il eſt vrai que c'eſt un Acteur ſenſé, qui cherche la nature, qui étudie ſon caractere, qui connoit le bon goût, & qui s'efforce d'y atteindre;

---

[1] Sarrazin (Pierre). C'était un acteur tout nouveau : ſes débuts dataient du 3 mars 1729. Il fut reçu le 22, pour doubler Baron, dont la mort lui légua l'*emploi*. Il reſta juſqu'en 1757, ſe retira en 1759 & mourut en 1762. Il était plein d'âme & de pathétique, mais au deſſous de la ſituation, quand il y fallait de l'énergie : d'Aigueberre devinait juſte, comme on voit. La charge Sarrazin ſe trouve dans les miniatures de Foëch, Baſle & Whirsker.

mais il lui manque bien des talens neceſſaires : il n'a ni art, ni methode, ni geſte (*a*), ni maintien. D'ailleurs l'idée que vous en avés n'eſt point juſte : il joüe avec plus de réflexion que de ſentimens ; ſes yeux ne diſent rien ; ſon viſage eſt toujours le même ; il n'accompagne point ce qu'il prononce de ce jeu de Théâtre qui donne de la vrai-ſemblance aux paroles & de l'éloquence au ſilence même ; il n'a rien de cette action müette qui declare ce qui ſe paſſe au fond des cœurs & qui découvre les inquiétudes, la douleur & les impatiences. Juſqu'ici il n'y a point de rapport entre cet Acteur & ce que vous venez de dire. Il réüſſit mieux dans certains Rôles favoris, tels que ceux d'*Agamemnon*, d'*Atamas* & de *Dom Diegue;* c'eſt alors qu'il tombe dans ce

(a) *Un homme d'eſprit dit un jour, en plaiſantant, ſur cet Acteur, qu'il geſticuloit comme un Timbalier.*

défaut[1] : il toucheroit, s'il étoit animé; mais il eſt bien au-deſſous de ce qu'il devroit être en exprimant la tendreſſe de ces peres malheureux : le Spectateur eſt attendri, mais il ſent qu'il manque quelque choſe à ſa douleur; ſes larmes ſont prêtes à couler, mais il a le tems d'y réflechir & de les arrêter. Quelle peut être la cauſe d'une émotion ſi lente? C'eſt que l'Acteur n'occupe point aſſés celui qui l'écoute. Il a des ſentimens pour lors, mais il manque de feu (*a*).

(a) *Quelques perſonnes ſoûtiennent que cet Acteur ne manque point de feu, qu'il en a même beaucoup, mais que ſon feu n'eſt point ſenſible, parcequ'il n'a point d'ame. Premiérement, je crois qu'on peut avoir de l'ame ſans feu; mais*

[1] Ce paſſage eſt très-alambiqué; en voici la traduction : vous venez de dire que Sarrazin eſt naturel. Eh bien, juſqu'ici, je vous prouve qu'il l'eſt moins que vous croyiez. Il réuſſit mieux....; mais c'eſt alors qu'il tombe dans ce défaut (d'animation) dont je vous ai parlé tout à l'heure.

Le Sieur D.[1] eſt d'un genre bien different, ou, pour mieux dire, ces deux Ac-

---

on ne peut avoir un veritable feu ſans ame : ainſi la critique tombe d'elle-même. D'ailleurs j'ai peine à croire que cet Acteur ne ſente point ce qu'il dit. Il eſt vrai que ſon viſage eſt muet & n'indique rien, mais ce n'eſt point une preuve qu'il n'ait point d'entrailles : tous les viſages ne ſont point ſoumis aux differens mouvemens du cœur. J'ai ſuivi, dans mon ſentiment, celui du Public.

[1] Quinault-Dufreſne (Abraham-Alexis) était un des Quinault; il avait ajouté à ſon nom, pour ſe diſtinguer des membres de ſa famille, celui de Dufreſne, & ce fut le ſeul qu'on lui donna de ſon tems. Il débuta en 1712, ſe retira en 1741, & mourut en 1767. Elève de Ponteuil & de Baron, il ſoutint la lutte contre Beaubourg, & remplaça dignement le ſecond de ſes maîtres. Il fut célèbre auſſi par ſa beauté, que ſa ſœur compare à celle de l'Apollon du Belvédère, & dont la Ducheſſe de Berry fut violemment épriſe. C'eſt lui que Deſtouches a peint dans le *Glorieux*, dont Quinault-Dufreſne créa le rôle..

C'eſt ici le lieu d'annoncer une découverte que nous venons de faire : les deux tableaux de

teurs ſont oppoſés l'un à l'autre, & dans leurs talens & dans leurs défauts. Celui-

---

Lancret, gravés par Dupuis, intitulés : Le Glorieux & Le Philosophe marié, que beaucoup d'amateurs ont conſidérés juſqu'à préſent comme des ſcènes de fantaiſie, donnent, à n'en pas douter, les portraits des comédiens qui créèrent les rôles de ces pièces. Depuis longtems la remarque, faite par nous, que ces types diffèrent de ceux que le peintre donnait à tous ſes perſonnages inventés nous induiſait à croire qu'il en était ainſi. Nous allons dire comment nous avons été amené à le reconnaître, &, pour économiſer les mots, nous nous contenterons, dans les notes ſubſéquentes où beſoin en ſera, de renvoyer laconiquement à la préſente.

Lancret fréquentait beaucoup la *Comédie-Françoiſe* : c'eſt ſon biographe intime, Balot de Sovot, qui nous l'apprend. Deux des plus grands ſuccès auxquels il put aſſiſter furent ceux du *Philoſophe marié*, de Deſtouches, joué le 15 février 1727, & du *Glorieux*, du même, le 18 janvier 1732. Rien d'étonnant à ce qu'il en ait fixé le ſouvenir, pour glorifier des artiſtes auxquels il devait de grandes jouiſſances, & qui avaient peut-être octroyé ſes entrées à l'illuſtre peintre

ci a beaucoup de graces ſur le Théâtre : il ſe préſente avec grandeur (*a*) ; ſa phyſio-

---

(a) *Quelquefois avec trop d'affectation; il ſe préſente lui-même & rarement le Héros.*

de fêtes galantes, Secrétaire de l'Académie Royale de Peinture.

Son *Philoſophe* eſt intitulé : *Acte V, ſcène dernière* ; mais il ne repréſente pas cette ſcène — ce ſerait plutôt la précédente — où figurent huit perſonnages, tandis que l'eſtampe — nous ne parlerons déſormais que des gravures — n'en contient que ſept — le *Marquis* en moins — dans l'ordre ſuivant — ce que l'on reconnaît à l'expreſſion des phyſionomies, aux attitudes, & par d'autres motifs, déduits plus bas — à partir de la gauche : *Mélite* (premier plan); *Damon*, *Céliante* (deuxième); *Ariſte* (premier); *Finette* (deuxième) ; *Géronte*, *Liſimon* (premier).

Son *Glorieux* repréſente exactement, ainſi qu'il eſt intitulé, la *Scène 3 de l'Acte III* : *Le Comte*, *Valère*, *Iſabelle*, *Liſette*.

De plus, chacune des eſtampes eſt accompagnée de vers qui n'appartiennent pas à la comédie & ne viſent même point la ſituation, mais renferment une ſorte de moralité de la pièce & du caractère de quelques perſonnages.

Or, les comédiens gravés ſont-ils les comé-

nomie eſt agréable, ſes bras fort beaux; ſon geſte eſt noble (*a*), ſes attitudes un peu

---

(a) *Mais il n'eſt point toujours placé avec jugement. Il en a de trop repetés. Souvent il bat des mains, comme pour préluder aux applaudiſſemens. Il a pris la mauvaiſe habitude de ſe frotter le nés, ou lorſqu'il entre ſur le Théâtre, ou lorſqu'il y eſt déſœuvré pendant le diſcours de ſon Interlocuteur.*

diens qui créèrent les rôles, & comment le ſavoir? Pour réſoudre la queſtion, il fallait évidemment s'enquérir de la diſtribution primitive, ſur les Regiſtres de la *Comédie-Françaiſe*; c'eſt ce que nous fîmes, mais voici l'obſtacle que nous rencontrâmes.

Le 15 février 1727, le *Philoſophe* fut joué avec les *Vacances;* le 18 janvier 1732, le *Glorieux*, avec les *Plaideurs*, &, aux deux pages, les comédiens qui concoururent à la double repréſentation ſont déſignés, il eſt vrai, mais pêle-mêle & ſans que la diſtribution reſpective ſoit indiquée.

Dans le premier cas, nous trouvons : La Thorillière père, Legrand père, Dangeville, Quinault, Fontenay, Duchemin père, Legrand fils, Armand, Du Mirail, Dubreuil, Duchemin fils;

trop affectées, sa voix ferme (*a*) & très-étenduë, sa declamation animée, soûtenuë

(a) *Cependant il s'y rencontre souvent des vuides, &, si j'ose m'exprimer ainsi, des* hiatus.

Mesdemoiselles Dufresne, Jouvenot, Dubreuil, Labatte (*sic*), Dubocage & Legrand.

Dans le second : Dangeville, Quinault, Dufresne, Duchemin, de La Thorillière, Armand, Poisson, Dubreuil, Bercy, Grandval, Montmeny; Mesdemoiselles Quinault, Labatte & Dubocage.

Il s'agissait de se retrouver au milieu d'un tel chaos, & de faire nous-même la distribution possible, par l'emploi de l'induction & par une étude très-serrée des *emplois* & du talent de chacun de ces comédiens. C'était d'autant moins aisé qu'à cette époque, il y avait des familles entières d'acteurs à la *Comédie-Française*, & que parfois un nom tout sec n'était pas une indication suffisante.

Un fait nous aida cependant, c'est la création connue de quelques-uns des rôles. Ainsi, Destouches, dans la Préface du *Glorieux*, dit que Quinault-Dufresne créa le *Comte*, Mlle Quinault — ce ne peut être que la cadette — *Lisette*, Quinault l'aîné *Lycandre*, Duchemin père *Lisimon*; — quoique les deux premiers seuls figurent dans

d'un feu brillant. Cela ſuffit pour plaire, mais non pas pour toucher. Ce feu, qui

---

l'eſtampe, ce renſeignement n'en eſt pas moins très-utile. — Le *Mercure* ſe borne à dire que le *Philoſophe* fut interprété par Quinault, la Demoiſelle Dufreſne & Duchemin père. D'un autre côté, divers biographes nous apprennent que *Lafleur*, dans le *Glorieux*, fut créé par Poiſſon — il ne figure pas dans l'eſtampe, mais, pour nous, il comble un vide — &, dans le *Philoſophe*, *Liſimon* par Duchemin père, *Ariſte* par Quinault l'aîné, *Céliante* par Mlle Quinault la cadette. Remarquons, à propos de celle-ci, que le Regiſtre de 1727 & le *Mercure* l'appellent Mademoiſelle Dufreſne, & le Regiſtre de 1732 Mademoiſelle Quinault. Cette actrice, en effet, porta ſucceſſivement les deux noms : Léris le conſtate, & nous le faiſons remarquer pour que le lecteur ne ſoupçonne pas une confuſion, de notre part, avec d'autres Demoiſelles Quinault & Dufreſne.

Mais la connaiſſance de cette diſtribution partielle nous laiſſait ignorer ſi les perſonnages des gravures ſont les portraits des comédiens créateurs. Voici donc comme nous avons procédé.

Nous conſtatâmes d'abord que la figure de

eſt ſon principal talent, paroît toujours naturel en lui-même, parcequ'il n'eſt

---

Céliante dans le *Philoſophe* & celle de *Liſette* dans le *Glorieux* ſont identiques. Or, nous avons vu que Mlle Quinault la cadette créa ces deux rôles. Cette reſſemblance eſt déjà la preuve de ce que nous cherchions.

Mais ce n'eſt pas la ſeule. *Mélite* du *Philoſophe* & *Iſabelle* du *Glorieux* ont auſſi les mêmes traits. Qui, dans la ſeconde de ces pièces, pouvait avoir créé le rôle, de Mlle Labat ou de Mlle Dubocage? L'*emploi* de cette dernière (*Soubrettes*) & ſa nullité ne pouvaient nous laiſſer aucun doute, & c'était, à coup ſûr, la jolie & charmante Labat, que Mlle Gauſſin put ſeule faire oublier, à qui nous devions accorder la préférence. Or, dans le *Philoſophe*, il n'y a également que Mlle Labat qui ait pu créer *Mélite*; car ce ne peut être ni Mlle Jouvenot (*Confidentes*), ni Mad. Dubreuil (*Caractères*), ni Mlle Legrand (*Soubrettes*), ni la ſuſdite Mlle Dubocage.

Une troiſième identité reſte encore à remarquer, celle de *Valère* du *Glorieux* & de *Grandval dans ſon parc* peint par Lancret & gravé par Lebas. Or, qui avait pu créer *Valère*? Grandval ſeul.

Après cette triple épreuve, notre conviction de-

jamais interrompu & qu'il n'abandonne point l'Acteur au besoin ; mais il l'emporte souvent au-delà des bornes. Il le précipite, l'étourdit, l'empêche de sentir;

---

vint entière. Ce qui était vrai des uns devait l'être des autres : les deux estampes sont des portraitures collectives, &, des dix personnages dont elles nous révèlent les traits — parmi lesquels deux sont en double, — il n'y avait que Grandval dont on possédât l'image — & encore à des époques différentes. — Car le Catalogue Soleinne attribue le portrait d'Armand dans le *Médecin malgré lui*, de La Thorillière & de Duchemin père dans le *Grondeur*, de Montménil en *Valet* & de Dangeville père en *Niais*, à Gillot; mais, outre que l'œuvre du graveur ne contient aucun de ces comédiens, la date des débuts d'Armand & de Montménil y rend leur présence impossible, &, d'ailleurs, nous ne connaissons aucun portrait de certains d'entre eux.

Ce point acquis, nous distribuâmes les autres rôles dans les quatre pièces que mentionnent les Registres de la *Comédie*, & ce fut d'autant plus difficile, que plusieurs des comédiens y mentionnés jouaient à la fois dans la grande & dans la

il outre le caractere, & lui fait (*a*) perdre le ſens des choſes. Neanmoins il étonne, il occupe & trouble le Spectateur; l'Acteur

---

(a) *Il n'y a preſque point de couplet, dans* Pyrrhus [1], *où il ne faſſe un contre-ſens.*

[1] C'eſt la tragédie de Crébillon, jouée en 1726.

petite. Nous n'expoſerons pas l'interminable ſuite de raiſonnemens qu'a néceſſitée ce travail; ceux qui voudraient le contrôler le recommenceront. Bornons-nous à dire que, tenant compte de l'âge, des *emplois*, du caractère de chaque comédien, des renſeignemens que nous avons pu recueillir ſur leur phyſique, &c., &c., nous avons arrêté la diſtribution ſuivante :

Philosophe marié. — *Mélite*, Mlle Labat; *Damon*, Legrand fils, très-probablement; néanmoins ce peut être Duchemin fils; *Céliante*, Mlle Quinault la cadette ; *Ariſte*, Quinault l'aîné; *Finette*, Mlle Legrand; *Géronte*, Duchemin père; *Liſimon*, Dangeville (Claude-Charles).

Glorieux. — *Le Comte*, Quinault-Dufreſne; *Valère*, Grandval; *Iſabelle*, Mlle Labat; *Liſette*, Mlle Quinault la cadette.

plaît ſouvent au milieu de ſes défauts (*a*). En effet, ce beau feu, qui en eſt la ſource, eſt une qualité ſi eſſentielle dans un Acteur & ſi favorable ſur la Scene, qu'on pardonne aiſément d'en avoir trop; mais on ne pardonne jamais de n'en avoir point aſſés.

Perſonne n'eſt plus exact, plus regulier, plus naturel que le Sieur M-M-N. [1] Qu'on le ſuive dans toute une piece : à peine pourra-t-on trouver où il a manqué ; cependant il eſt rarement goûté. Je

---

(a) *Il réüſſit beaucoup mieux dans le* Comique : *ſon feu paroît plus naturel & mieux ſoûtenu.*

[1] Montménil ou Montmény (Louis-André Leſage, dit), fils de l'auteur de *Gil Blas*, embraſſa la profeſſion de comédien contre la volonté paternelle, que ſon talent finit par déſarmer, dans le rôle de *Turcaret*. Il débuta, la première fois, en 1726; la ſeconde, en 1728, & mourut ſubitement en 1743. C'eſt un de ceux qui ont le plus brillé dans les *Caſaques* & ſurtout dans les *Manteaux*. C'était un jeune acteur en 1730.

crois que le caprice & la prévention des Spectateurs y ont beaucoup de part; mais voyons-en la cause, telle qu'elle peut venir de lui-même. Je trouve d'abord qu'il a la physionomie trop heureuse pour les caracteres du *bas Comique* : ce manque de vrai-semblance sert beaucoup à détruire l'impression qu'il pourroit faire. Au surplus, il n'anime point assés ses personnages : il les représente precisément tels qu'ils doivent être sur le Théâtre[1]; il ne songe point qu'ils ne

---

1 L'obscurité de cette phrase nous oblige à l'éclaircir : *doivent être sur le Théâtre* signifie évidemment *devroient être écrits pour le Théâtre*. D'Aigueberre est imbu des idées de convenance qui régnaient sur la scène, au XVIIIe siècle, & qui rendaient incompréhensible, à cette époque, la saveur de la vieille farce française, c'est-à-dire d'une bonne partie de l'œuvre de Molière. Une note manuscrite de notre exemplaire interprétait sans doute, comme nous, le passage en question, mais elle a été coupée par la reliure.

ſont introduits ſur la Scene que pour divertir par leur façon d'agir & par leurs plaiſanteries groſſieres. Or, que peut devenir la ſaillie d'un valet, ſi elle manque de vivacité ?

Qu'eſt-ce qui attire tant d'applaudiſſement à Mademoiſelle Q-n-t ?[1] Ce ne ſont point les qualités qui lui ſont communes avec bien d'autres : elle a des talens, mais elle a des défauts (*a*), & on s'en ri-

---

(a) *Elle affecte de joüer avec eſprit; ſon enjoüement eſt outré; le diſcours eſt toujours en deça de ce que ſa mine promet.*

1 Mlle Quinault la cadette (Jeanne-Françoiſe), ſœur de Quinault-Dufreſne. Elle débuta en 1718, fut reçue pour doubler Mlle Deſmares, ſe retira en 1741 & mourut en 1783. L'actrice, en elle, était auſſi ſpirituelle que la femme; elle vivait, comme ſa ſœur la Ducheſſe de Nevers, avec les hommes les plus diſtingués de ſon tems: Voltaire, Deſtouches, Pont de Veyle, Marivaux, le Comte de Caylus, le Marquis d'Argenſon la fréquentaient ; d'Alembert était ſon ami.

roit, ſi elle avoit la peſanteur & le froid de Mad. D-b-c-g[1]. Mais ce qui charme en elle, & qui fait oublier ce qui pourroit choquer, c'eſt cette volubilité de langue, cet air opiniâtre, lorſqu'il faut contredire, quelque choſe de mutin dans ſa voix & ſes geſtes, enfin cette grande vivacité qui ſoûtient & anime tout ce qu'elle fait & tout ce qu'elle dit. Elle eſt aſſés bonne Actrice pour les Rôles de *Soubrettes;* elle eſt excellente pour ceux de

---

Mlle Dangeville, qui lui ſuccéda dans l'*emploi* des *Soubrettes,* ne la fit pas oublier. Voir la note 1 de la page 45.

1 Mlle, & non Mme, Dubocage (Laurence Chantrelle) — erreur d'autant plus ſingulière, qu'on appelait Demoiſelles toutes les comédiennes, quand même elles étaient mariées — actrice médiocre qui tint l'*emploi* des *Soubrettes.* Elle débuta en 1723, prit ſa retraite en 1743 & mourut en 1779 ou 1780, femme de Romancan, caiſſier de la *Comédie.*

caracteres animés (*a*), & elle vaut, en ce genre, presque tout ce qu'on peut valoir.

Si Mad. D-n-g-v-ll.[1] continuë comme elle a commencé, Paris sans doute voudra toujours la voir dans les Rôles de

---

(a) *Les Rôles de caracteres sont ceux d'avares, de capricieux, de mechantes femmes, d'esprit de contradiction, comme* le Misanthrope, Harpagon, la Comtesse *dans* le Joüeur, Celiante *dans* le Philosophe marié, Agnes *dans* l'Ecole des femmes, &c.

[1] Mlle, & non Mme, Dangeville (Marie-Anne Botot) (1714—an IV (1796) la plus célèbre de sa famille. Ses débuts venaient d'avoir lieu (28 janvier 1730); elle se retira en 1763. Jamais on n'a vu de *Soubrette* aussi fine & gracieuse, au théâtre. Il suffit de voir son buste par Caffieri, au foyer des artistes de la *Comédie-Française*, pour comprendre l'enthousiasme & les regrets qu'elle excita. On possède également un portrait de cette ravissante comédienne, que Pater a peint & Lebas gravé, & un autre de Pougin de Saint-Aubin gravé par Michel. Voir également sa charge dans un des dessins de Foëch, Basle & Whirsker.

Soubrettes. Il y a quelque chose d'imparfait dans son jeu ; mais on y découvre une finesse, une délicatesse que nous n'avons vues que dans Mademoiselle D.[1] Elle n'est pas égale : quelquefois elle se livre trop à sa vivacité ; quelquefois, en voulant éviter ce défaut, elle tombe dans celui qui lui est contraire ; mais elle est encore fort jeune, & l'on peut tout esperer de ses dispositions. Il est vrai que jusqu'ici nous ne l'avons presque point vûë abandonnée à elle-même. On reconnoît en tout les leçons de sa maîtresse : ce sont

---

[1] Mlle Desmares (Christine-Antoinette-Charlotte (1682-1753). Elle débuta en 1699 & remplaça, dans les *Premiers Rôles tragiques*, Mme de Champmeslé, sa tante, dont elle était l'élève & suivit les erremens. Elle prit aussi l'*emploi* de Mme Beauval (*Soubrettes*), où elle devint un modèle pour Mlles Dancourt & Quinault. La gravure de Lépicié, d'après Coypel, exprime bien le naturel & la grâce de sa physionomie. Elle était retirée depuis le 30 mars 1721.

les mêmes tons & les mêmes geſtes; mais c'eſt beaucoup que de devenir, en imitant, auſſi parfaite qu'un ſi parfait modèle (*a*).

Revenons à notre but. Un Acteur ſans feu dans le *Tragique* & ſans vivacité dans

---

(a) *Le nouvel eſſai que Mademoiſelle D-n-g-v-ll. vient de faire dans le* Tragique *fait eſperer qu'elle pourra devenir égale en tout à Mademoiſelle D-m-r.*[1] *Quelques-uns même vont plus loin, & comptent qu'elle pourra, dans quelques années, remplacer Mademoiſelle Le Couvreur. Je le ſouhaiterois, & pour la ſatisfaction du Public & pour celle de l'Actrice même; mais je crois que ſes charmes préviennent trop en ſa faveur. Elle a de grands talens; la plûpart de ſes défauts ſont même très-aiſés à corriger. Mais s'il m'eſt permis de décider ſur l'avenir, je penſe que ce ſera beaucoup pour elle de joüer bien dans le* Tragique *& parfaitement dans le* Comique[2]. *Cette gloire eſt rare & lui doit ſuffire.*

[1] C'eſt encore Mlle Deſmares.

[2] Le critique s'eſt trompé dans la première de ſes prédictions.

le *Comique* eſt un corps ſans ame. Puis donc que celui qui eſt entierement froid nous laiſſe dans l'indifference, plus on participe à ce défaut, plus on doit participer à notre dégoût. Mais comme, dans les premiers, on ne peut ſouffrir de tranſports outrés qui choquent la vraiſemblance, on ne doit point excuſer, dans ceux-ci, les farces & les bouffonneries.

Le Sieur A.[1] ſeroit bon Acteur, s'il

---

[1] Armand (François Huguet) (1699-1765). — Armand eſt le prénom de ſon parrain le Maréchal Duc de Richelieu. — Il débuta en 1723, fut admis, en 1724, dans la *Haute Livrée*, dont il devint chef d'emploi en 1731, à la mort de La Thorillière, & ſe retira en 1765. Ç'a été le plus pétillant *Valet* de la *Comédie-Françoise*. Il s'inſpira toujours, comme d'Aigueberre le reproche à ſes premières années, du genre bouffon des comédiens italiens. Voir les deſſins de Foëch, Baſle & Whirsker ; il exiſte également un portrait de cet acteur dans le Rôle de *Carondas* des *Philoſophes*.

avoit moins conſervé le goût des Théâtres ambulans. Il eſt plein de vivacité, il a des talens pour plaire & pour divertir, & ils ſont fort étendus. Perſonnages groteſques, traveſtis, de valets, de gaſcons, d'ivrognes &c., tous lui conviennent, & il eſt aſſés propre à tout. Il y a même de ces caracteres où il ne paroît point joüer en Comedien. Mais il ne profite point de ces avantages : il conſulte moins la nature que ſon premier goût; le *Blaiſe* de la *Comedie* reſſemble ſouvent au *Pierrot* de la *Foire;* il s'attache toujours aux bouffonneries; il en mêle partout, & ne veut plaire que par là. Il pourroit être bon Comedien, mais il n'eſt que bon farceur.

Le Sieur L. T.[1] eſt ſans contredit le

---

[1] La Thorillière (Pierre Lenoir, Sieur de), fils du camarade de Molière, dans la troupe de qui pluſieurs écrivains, entre autres d'Aigueberre,

meilleur Acteur de ſon genre. Il a étudié ſous un grand maître, &, de tous ceux que Moliere a formés, aucun n'en a mieux profité. Eſope lui-même paroîtroit moins *Eſope* que lui. On ne peut mieux demaſquer l'air hypocrite d'un faux dévot. Il repréſente au naturel les naïvetés, les manigances, les petites familiarités, & tout le ridicule d'un valet. Un geſte, un mouvement, une attitude, un clin d'œil, tout parle en lui, tout eſt conforme à ce qu'il joüe. Moliere ſans doute s'en tenoit là. Peut-être même alloit-il un

---

lui aſſignent, à tort, une place : c'eſt ſa ſœur, & non lui, qui joua dans *Pſyché*, en 1671. Ses débuts dataient de 1684; il recueillit l'héritage de Raiſin le cadet, en 1693, & joua les *Premiers Rôles comiques* juſqu'à la mort de ce dernier, en ſeptembre 1731; c'eſt un des plus célèbres qui y aient paru. Le défaut que lui reproche notre critique a été ſignalé par d'autres hiſtoriens, mais ſeulement pour les premières années de ſa carrière.

peu plus loin que le vrai; car on ne craint rien de prêter du ſien & d'encherir un peu ſur de tels perſonnages, parceque le Spectateur qui en a ſouvent été la dupe ſe les figure volontiers plus ridicules qu'ils ne ſont. Mais l'excès eſt blamable en tout : la bouffonnerie ſort du naturel & de la bienſéance. Le Sieur L. T. tombe ſouvent dans ce défaut, &, non content de plaire par ſes heureux talens, il charge ſes caracteres de mille circonſtances qui ne ſont point vraiſemblables. Il cherche à ſe faire applaudir par ſes grimaces. Il eſt vrai qu'il y réüſſit quelquefois; mais ce qui lui attire le ſuffrage des uns le fait mépriſer des autres. C'eſt à lui de choiſir les gens à qui il veut plaire. Comme on diſtingue les premiers & les derniers Rôles, je crois qu'on peut diſtinguer auſſi deux ſortes de *Parterres*, & dire le *bas Parterre* comme on dit le *bas Comique*. La *Comédie* eſt

ſouvent remplie de gens ſans goût qui ne ſçavent rire que d'une farce, d'une pointe & d'une poliſſonnerie. La *Foire* leur conviendroit mieux qu'un Spectacle plus ſerieux. Cependant, comme les plus fous ſont toujours les plus hardis & les plus prompts à juger, c'eſt ſouvent une ſemblable cohuë qui ſiffle ou qui applaudit, au premier caprice. Doit-on s'en rapporter à de pareils Cenſeurs?

Ce ſont neanmoins de tels ſuffrages qui ont perdu des Acteurs qui auroient pû devenir excellens. Il n'y a peut-être point de Comédien qui ait tant de talens & plus de défauts que le Sieur Q.[1] Il

---

[1] Quinault l'aîné (Jean-Baptiſte-Maurice) frère de Dufreſne, débuta en 1712, ſe retira en 1733, reparut en 1734, & quitta définitivement le 10 avril de la même année; il mourut en 1744 ou 45. Il joua les *Premiers Rôles* du *Haut Comique* avec eſprit & fineſſe, mais fut médiocre dans les *Seconds Rôles Tragiques*. A force de

auroit pû corriger les uns & ſe perfectionner dans les autres; mais, prévenu par des applaudiſſemens inſenſés, il paroît content de lui-même; il neglige ce qu'il devroit perfectionner, & s'affermit tous les jours dans ce qu'il devroit détruire. C'eſt dommage qu'avec de ſi belles diſpoſitions, il ait un ſi mauvais goût. Il eſt pourtant vrai que l'on a quelquefois ſujet de l'applaudir. Ce n'eſt point qu'il ſoit alors different de lui-même; mais ſes défauts ſe changent en merite, ſelon les occaſions. Par exemple, la ſuffiſance (*a*) d'un Philoſophe s'ajuſte

---

(a) *Neanmoins je ne ſçai ſi l'Auteur du* Philoſophe marié *en a été content* [1]. *Je lui ai entendu* vouloir être ſpirituel, il devenait ſouvent outré : à cet égard, le jugement de d'Aigueberre eſt conforme à celui des autres hiſtoriens. Voir la note 1 de la page 45.

[1] Tout le monde cependant a reconnu que Quinault créa ſupérieurement ce rôle, à commencer par Deſtouches.

aſſés bien avec l'enflure qui lui eſt devenuë naturelle. Il excellera toûjours en exprimant la rage & la noirceur d'un tyran qui ne reſpire que le crime ou la cruauté; il ſe ſurpaſſe dans *Admete & Alceſte*, où il jouë le Rôle du *Grand Prêtre*. L'ambition couverte & la ſcelerateſſe déguiſée de ce Pontife eſt ſuſceptible de certains mouvemens auſquels cet Acteur s'eſt accoutumé, Ils ſont outrés, mais abſorbés en eux-mêmes; ce ſont des tranſports pleins de rage, mais d'une rage étouffée qui ne produit point une violence éclatante, à laquelle il ne pourroit atteindre.

— L'obſervation que vous venez de

---

reciter à lui-même quelques endroits de ce Rôle. Quel jeu! Quels tons! Si on reprochoit à Baron de ne parler que du nez, on peut dire de cet Acteur qu'il ne parle ſouvent que de la gorge. On me dit dernierement qu'il avoit gagné une eſquinancie en joüant le Philoſophe marié.

faire, dit un des Convives, m'en fait faire une autre. Je crois qu'il arrive ſouvent que les Acteurs ne manquent de plaire que parcequ'ils ne ſont pas employés ſelon leurs talens.

— La remarque eſt judicieuſe, reprit le Cenſeur : tels Acteurs ſont eſtimés dans certains Rôles, qui pourroient être & ſont effectivement mépriſés dans d'autres. Ainſi, l'un des premiers ſoins des Comédiens devroit être de connoître de quoi ils ſont capables. On deſtine à Mademoiſelle D. F. [1] les Rôles de Mademoi-

---

[1] Mme Quinault-Dufreſne (Catherine Dupré), femme de Quinault-Dufreſne & connue, avant ſon mariage, ſous le nom de Mlle De Seine, débuta le 7 novembre 1724, quitta le 24 décembre 1732, rentra le 11 mai 1733, pour ſe retirer tout-à-fait en mars 1736, & mourut en 1759. Sa carrière, qu'écourta ſa faible ſanté, fut preſque auſſi glorieuſe que celle d'Adrienne Lecouvreur. Elle & ſon mari continuèrent la réforme que la célèbre tragédienne & Baron avaient opérée dans l'art théâtral. Aved a peint

ſelle Le Couvreur : c'eſt en faire un grand éloge que d'en avoir une ſi haute idée. Il eſt vrai qu'elle a peu de défauts & beaucoup de diſpoſitions; ſa declamation n'eſt point forcée; elle jouë avec goût, mais avec moins de ſentimens que de réflexions. Ses tons ne ſont point aſſés variés. Elle pourra devenir une grande Actrice en s'appliquant beaucoup, mais elle eſt encore bien éloignée du but où elle doit parvenir, pour égaler celle à qui elle ſuccede. Je ne ſçai même ſi elle doit prétendre à ſes Rôles. La majeſté d'une Premiere Princeſſe, la violence des grandes paſſions ſemblent diſproportionnées à ſa taille, à l'étenduë de ſa voix, à ſon temperament (*a*). La douleur & la

(a) *On ſera cependant bien obligé de lui donner ces grands Rôles, faute d'autre Actrice qui puiſſe mieux faire.*

ſon portrait dans le rôle de *Didon*, & Lépicié en a fait la gravure.

jalouſie ſecrete d'*Eriphyle* ſont convenables à ſon caractere, parcequ'elles ne doivent point éclater; *Hermione* ſe ſoûtient moins dans ſa bouche. Cette Actrice ne manque point de feu, mais ſes forces ne répondent point à ſa vivacité. Il lui faut de la tendreſſe, des ſoûpirs, une paſſion douce & moins emportée.

Le Sieur G-v. [1] fera bien *Itis, Britan-*

---

1 Grandval (Charles-François-Nicolas Racot de) venait de débuter le 19 novembre 1729; on le reçut, à la fin de décembre, pour doubler Quinault-Dufreſne. Devenu chef d'emploi, quand ce dernier prit ſa retraite, il joua les *Premiers Rôles Tragiques* & *Comiques*, tout en conſervant les *Jeunes Premiers*. Il fut, par la ſuite, obligé de céder à Lekain l'emploi tragique, pour le quel il n'avait pas, comme le prévoit d'Aigueberre, aſſez de puiſſance; mais perſonne n'a jamais égalé, dans l'autre, la délicateſſe de ſon jeu & ſa noble tenue. Il ſe retira en 1762, rentra en 1764, prit définitivement ſa retraite en 1768 & mourut en 1784. Son portrait a été peint, en 1742, par Lancret, & gravé par Lebas, en 1755. Voir la

nicus, Melicerte; il peut ſuffire aux doux tranſports, aux feux & aux alarmes des Amans; il anime leur douleur & leur tendreſſe. S'il s'en tient à de ſemblables Rôles, il n'a plus qu'à ſe perfectionner; mais s'il veut atteindre à celui d'*Achille*, il faut qu'il acquiere de nouveaux talens. *Achille* eſt bien au-deſſous de lui-même dans ſa bouche; ſes menaces ne font point d'impreſſion, ſes ſermens & ſa fureur ne raſſurent & n'intimident point; on ne voit point ce Héros inexorable qui ne connoît de loi que ſa valeur & ſon épée. Ce n'eſt point la faute de l'Acteur : il eſt bon ſujet d'ailleurs; mais, puiſque la nature ne l'a point formé pour repréſenter *Achille*, il auroit tort d'y prétendre.

---

note 1 de la page 45 & les deſſins de Foëch, Baſle & Whirsker, qui contiennent ſon portrait, à la fin de ſa carrière, & ſa charge.

Le Sieur D.[1] eſt toûjours chargé des Rôles d'Apothicaire, de Niais feints ou effectifs : c'eſt ſon fait *(a)* ; il s'en acquitte parfaitement ; s'il n'en faiſoit point d'autres, il n'ennuieroit point le Spectateur, & il auroit le plaiſir de ne jamais paroître ſans applaudiſſemens.

Je ris auſſi volontiers que le Sieur D. Ch.[2], lorſque je le vois rire lui-même.

(a) *Ces caracteres lui ſont ſi naturels, qu'il joue tous les autres Rôles dans le même goût ; & j'oſe aſſurer que, ſi, par un cas impoſſible, il ſe trouvoit chargé du Rôle d'*Achille, Achille *reſſembleroit à* Thomas Diafoirus.

[1] Dangeville (Claude-Charles Botot), oncle de Marie-Anne, débuta en 1702 par les rôles tragiques. Mieux aviſé, il doubla Beauval & lui ſuccéda deux ans après, dans les rôles de *Niais*, où il excella. Il prit ſa retraite en 1740 & mourut en 1743. Voir la note 1 de la page 45.

[2] Duchemin (Jean-Pierre), débuta en 1717 & doubla Guérin d'Eſtriché, dont il recueillit la ſucceſſion plus tard. C'était un comédien ſupé-

Il eſt l'image naturelle d'un gras Financier, d'un Marchand intereſſé. C'eſt aſſurement un bon Acteur dans le *Comique*, lorſqu'il eſt placé à propos. Mais qu'en peut-on penſer, lorſqu'il jouë dans le *Tragique?* Il fait *Oſmin* dans *Bajazet* : en vérité, je ſouffre autant que je me réjoüis, en l'y voyant; il a tout l'air d'un homme que les paſſions n'empêchent pas d'engraiſſer.

Le Sieur P.[1] fait mieux : il s'en tient

---

rieur dans les *Manteaux*. Il prit ſa retraite en 1741 & mourut en 1754. Voir la note 1 de la page 45.

[1] Poiſſon (François-Arnould) (1696-1743), fils de Paul & petit-fils de Raymond, débuta en 1722 & fut admis en 1725. Il eut le talent & même le bredouillement héréditaires dans ſa famille, & joua les *Valets* & les *Criſpins* avec une verve dont il tranſmit le ſecret à Préville, ſon ſucceſſeur. Le comique de tradition dans les *Criſpins*, qui mariait la jovialité des Farceurs de

au grotesque. A-t-il tort? Il y semble destiné naturellement: son air, son maintien, son jeu, tout respire en lui son caractere; il est plein d'un ridicule ingenu. Il est vrai qu'il n'est point parfait : il est trop uni; point de vivacité; toûjours le même ton, le même geste; il bredouille & ne prononce que par sauts & par bonds. Peut-être ce défaut, qui déplairoit ailleurs, ajoûte-t-il un nouveau ridicule à l'air grossier de ses personnages. Quoiqu'il en soit, il pourra travailler à ce qui lui manque; mais il a raison de s'en tenir à ce qui lui est propre.

Le Sieur Le G.[1] est un bon Acteur : il a

---

l'*Hôtel de Bourgogne* à la fantaisie bouffonne de la *Comédie Italienne*, était peu goûté de d'Aigueberre : de là ses réticences.

[1] Legrand fils (Marc-Antoine) débuta en 1719, quitta en 1758 & mourut en 1769. Le jugement de d'Aigueberre est en contradiction formelle

la voix flexible, agreable, ſonore, le jeu très-methodique; il goûte ce qu'il dit, & entre juſte dans ſon caractere; il exprime parfaitement la crainte & la douleur. C'eſt dommage qu'il n'ait point la taille plus avantageuſe (*a*); il n'a que les *Seconds* & *Troiſiémes Rôles*, mais bien d'autres ſe font moins d'honneur dans les *Premiers*. J'ai remarqué qu'en entrant ſur le Théâtre, on ne lui fait point ordinairement grand accüeil; mais, dès

---

(a) *Il vient de paroître dans le Rôle de* Pyrrhus: *la premiere fois, avec ſuccès; s'il a moins réuſſi, la ſeconde, on doit plûtôt s'en prendre au* Confident *qu'à lui-même.*

avec celui de Lekain, qui le conſidère comme un déteſtable acteur.

Le texte imprimé dit *un acteur excellent.* L'auteur — s'il eſt vrai que notre exemplaire ait été le ſien — a reconnu l'exagération de cet éloge, en faiſant la retouche que nous avons admiſe. Voir la note 1 de la page 45.

qu'il commence à parler, il eſt inſenſiblement très-goûté. Il ſe trouve preſque toûjours chargé de récits : alors, il ne manque jamais d'enlever de juſtes applaudiſſemens. En effet, il recite cette partie du Poëme avec tant de force & un feu ſi naturel, qu'il ſemble avoir été témoin de ce qu'il rapporte. Il n'eſt point difficile de s'ajuſter à ſon goût, puiſqu'il ſçait s'ajuſter à tout. Il paroît dans le *Comique* avec ſuccès; il excelle pour les Rôles d'enjoüement & de galanterie; mais il eſt trop gai & trop indifferent pour ceux des vrais Amans : il n'a point l'air inquiet & paſſionné.

Ainſi, il ne ſuffit pas d'être en general bon Acteur pour être goûté; il faut être appliqué à ce qui convient. Les Rôles & les Comédiens ſont faits les uns pour les autres, & les uns & les autres ne peuvent plaire que par la conformité qui ſe trouve entr'eux. Que penſeroit-on de Mademoi-

ſelle B.[1], ſi on ne lui eût donné que des Rôles de tendreſſe & de douleur ? Son geſte, l'étenduë de ſa voix, ſon feu, ou plûtôt ſon impetuoſité, enfin tout ce qui eſt, en elle, de fort & de violent peut-il convenir à des paſſions douces & tranquilles ? La tendreſſe & les graces de l'Amour peuvent-elles s'accorder avec les emportemens qui lui ſont naturels ? Que deviendront *Iphigenie, Andromaque, Berenice,* ſi elles empruntent ſa voix pour faire entendre leurs ſoûpirs ? Ainſi, elle ne ſera jamais eſtimée, ſi elle ne trouve des Rôles de fureurs. D'un autre côté, faute de cette Actrice, le Sieur Longepierre a eu le chagrin de voir tomber

---

[1] Mlle Balicourt (Marguerite-Thérèſe) débuta le 29 novembre 1727. Sa ſanté chancelante précipita ſa retraite, qu'elle prit en 1738; elle mourut en 1743. Elle tint l'*emploi* des *Reines* avec beaucoup d'ampleur & d'intelligence; quoiqu'élève de Mlle Deſmares, elle ſuivit les errements de Baron, qui lui donna des conſeils.

ſa *Medée,* &, dans le tems qu'elle étoit enſevelie dans l'oubli & qu'on n'en parloit qu'avec dégoût, cette Actrice a ſurmonté nos préjugés & nous a forcés de l'admirer[1]. Nous avons vû le contraire dans la piece des *Trois Spectacles.* Quoiqu'elle ſe ſoit ſoûtenuë au-delà de ce que l'Auteur en pouvoit legitimement eſperer, cependant elle auroit été plus applaudie, ſi la diſtribution des perſonnages eût été plus judicieuſe, & ſi l'ambition d'une Actrice, qui ſe piquoit d'exceller en tout, ne lui eût pas fait quitter un Rôle qui lui convenoit, pour en prendre un auquel elle n'étoit point propre[2].

---

[1] La *Médée* de Longepierre fut jouée en 1694 & tomba, quoique Mme de Champmeſlé fût chargée du rôle principal. Elle fut repriſe le 25 ſeptembre 1728 & obtint un grand ſuccès, grâce à Mlle Balicourt.

[2] Le *Mercure* ſignale, comme ayant joué dans la tragédie, Quinault-Dufreſne & ſa femme; dans

C'eſt ainſi que le caprice ou la negligence des Comédiens cauſent ſouvent, dans le partage des Rôles, un renverſement qui les prive eux-mêmes de l'eſtime du Public, & le Public du plaiſir qu'il pourroit recevoir. Ils devroient reformer cet abus; de plus, étudier leurs diſpoſitions, conſiderer ce que les gens ſenſés en penſent, & regler leur diſtribution ſur ce jugement plûtôt que ſur l'amour-propre. Par-là, ils éviteroient un ridicule qui n'eſt que trop ordinaire à pluſieurs d'entr'eux. On ne verroit point le Rôle

---

la comédie, Dangeville (Géronte), Duchemin (Argante) & Mlle Quinault (Nérine); dans la paſtorale, Quinault, Dufreſne & Adrienne Lecouvreur. Mlle Balicourt avait donc en effet été reléguée dans un rôle ſecondaire. Par qui? c'eſt difficile à connaître. La queſtion a d'ailleurs ſi peu d'importance, que nous négligeons de l'approfondir; ce plaidoyer *pro domo* n'eſt pas de notre ſujet.

d'un Suffiſant ou d'un faux Brave dans la bouche de celui qui ne ſçait repréſenter qu'un Apothicaire. D'ailleurs, renfermés dans la portée & la qualité de leurs talens, il leur ſeroit plus aiſé de s'y perfectionner.

Voilà, Monſieur, à peu près comment finit la converſation de ces Meſſieurs que nous écoutions. Ils avoüerent neanmoins, en ſortant, qu'il eſt bien plus aiſé de remarquer les défauts des Comédiens que de faire mieux.

— En effet, dit l'un, il faut tant de parties pour faire un parfait Acteur, même un bon, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'il y en ait ſi peu. Celui-ci aura de l'ame, mais il manque de voix. Un autre a tout ce qu'il faut, mais il n'a point de repréſentation. Il faut donc raſſembler la voix, la mine, les entrailles, le feu, une longue ratique, une décence naturelle, mille utres petites qualités dont le défaut

ne faiſit point d'abord, mais ne laiſſe point de faire un tort imperceptible au bon qui ſe rencontre d'ailleurs. De là je conclus, ajoûta-t-il, que nous ne devons rebuter qu'un Acteur qui, après une longue habitude du Théâtre, reſte opiniâtre dans ſes défauts, ſans acquerir aucun talent. Il faut au contraire ſupporter celui qui travaille à ſe corriger, & l'encourager, lorſqu'il fait bien. Mais il ſeroit à ſouhaiter que le Public accordât ſon ſuffrage avec plus de diſcernement & n'applaudît qu'au merite, ou que l'Acteur fût aſſés judicieux pour reconnoître le travers de tels applaudiſſemens, & aſſés modeſte pour ne s'en point prévaloir. Il coûte beaucoup à quelques-uns d'entr'eux, pour ſe former un parti, pour s'attacher une cabale : ils feroient bien mieux de chercher des Cenſeurs équitables & éclairés qui, ſans les flatter, les inſtruiroient de leurs fautes & les

mettroient en état de mieux faire.

Mon Convive fut obligé de tomber d'accord de tout ce qu'il avoit entendu, & me promit d'en faire ſon profit. Si je croyois que vos Comédiens en vouluſſent faire de même, je vous permettrois de lire ma *Lettre* & d'en répandre des copies dans votre Caffé; mais, comme cela ne ſerviroit peut-être qu'à exciter contre moi quelque cabale qui me feroit perdre mon utile emploi de Souffleur, je vous prie de ne me point commettre, &, ſi je n'exige point le ſecret pour la *Lettre*, je vous demande, du moins, beaucoup de prudence & de diſcretion pour l'Auteur. J'ai l'eſprit auſſi pacifique que le cœur, &, comme je ſouffle parceque je n'ai jamais eu le courage d'aller à la guerre, je me tais parceque je n'ai pas le courage de diſputer.

Avant que de finir ma *Lettre*, je veux vous faire part de quelques objections qui

m'ont été faites au ſujet de cette Critique, que j'ai communiquée à quelques amis ſinceres. Comme ils m'en ſuppoſent l'Auteur, ils me reprochent de n'être point entré dans le détail de certaines minuties qui bleſſent la délicateſſe des perſonnes de bon goût : — c'eſt un frottement de nez diſgracieux, un battement de mains trop fréquent, une attitude groſſiere, deux pieds tournés à l'oppoſite l'un de l'autre, &c.; ce ſont certains abus, qui ſemblent autoriſés par l'uſage, mais qui n'en ſont pas moins ridicules. Jamais une Actrice ne paroît ſur le Théâtre ſans mouchoir ou ſans éventail : ce maintien choque ſouvent la vrai-ſemblance. *Electre* & *Andromaque*, qui pleurent toûjours, doivent être toûjours en diſpoſition d'eſſuyer leurs larmes : il n'en eſt pas de même d'une *Princeſſe* qui ne doit être affligée que vers le milieu ou la fin de la Piece. Cependant, on ſuppoſe

qu'elle preſſent ſa douleur; elle ſe précautionne avant la cataſtrophe, &, par ſymetrie, la *Confidente* ſe prépare également à ce qu'elle doit le plus ignorer! — J'ai ſouvent averti nos Meſſieurs de ces défauts, mais ils ſe mocquent de moi, & traitent tout cela de pure bagatelle. Ce ſont des riens, à la vérité; mais plus il eſt aiſé de s'en corriger, moins ils ſont ſupportables à ceux qui s'en aperçoivent.

D'autres trouvent qu'on a flatté les portraits. Je vous aſſure qu'ils avoient été tirés au naturel, & que bien peu de choſe étoit échappé au pinceau. Mais, craignant qu'une cenſure vive ne parût trop ſevere, j'ai pris ſoin moi-même d'en adoucir les traits; j'ai crû la rendre plus utile, en la rendant plus flatteuſe. *Tel refuſe de s'avoüer, lorſqu'on lui montre ſes défauts tout entiers, qui ſe prête au miroir, quand il dégroſſit ſon image; l'amour-propre veut être menagé, pour*

devenir docile. J'ai retenu ce conſeil d'un de vos Neologues qui eſt Poëte, Orateur & Metaphyſicien, autant dans ſes expreſſions que dans ſes raiſonnemens.

On ſe plaint enfin qu'oubliant la plûpart des Acteurs, on ait attaqué ſurtout les moins dignes de cenſure. J'ai répondu que, n'ayant beſoin que d'un certain nombre d'exemples pour appuyer les principes, on avoit eu raiſon de choiſir exprès ce qu'il y a de meilleur, & de laiſſer là une multitude d'Acteurs froids & inſenſibles, tels que ſont ceux que l'on fourre partout, qui ſe chargent de tout & ne s'acquittent de rien. C'eſt aſſés en dire que de n'en point parler. Au ſurplus, quel ragoût pour un Cenſeur de ne montrer que des défauts connus & ſenſibles, ſans pouvoir y joindre le moindre éloge. La critique n'a de ſel qu'autant qu'elle découvre ce qui ne frappe point, ou qu'elle demêle le vrai d'avec le faux.

D'ailleurs elle n'eſt eſtimable qu'autant qu'elle peut être utile. Or, ce ſeroit inſulter, & non pas remedier à leur inſuffiſance. Adieu, je ne ceſſerois point d'écrire, s'il falloit vous informer de tout. En voilà bien aſſés pour cette fois. Je finirai par une réflexion generale ſur les réflexions de tous ces Cenſeurs : c'eſt que, s'il eſt difficile de former un bon Comedien, il ne l'eſt peut-être pas moins d'en écrire une Critique parfaite, & au goût de tout le monde.

FIN

Publications de M. J. BONNASSIES

EN VENTE A LA LIBRAIRIE WILLEM

COMÉDIE-FRANÇAISE. Notice historique sur les anciens bâtimens (rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés (de l'Ancienne-Comédie) & rue des Mauvais-Garçons (Grégoire-de-Tours). Paris, 1868. In-8. 1 50

LA FAMEUSE COMÉDIENNE ou histoire de la Guérin, auparavant femme & veuve de Molière. Réimpression conforme à l'édition de 1688, précédée d'une Notice biographique & critique, & suivie de variantes & de notes. 2 portraits. Paris, 1870. In-16.

Papier ordinaire..... 4 fr.
— vergé..... 6 fr.
— Chine..... 10 fr.

NOUVELLE COLLECTION P. JANNET. L'HOMME A BONNES FORTUNES de Michel Baron avec préface & notes. Paris, 1870. In-16.

Papier ordinaire..... 2 fr.
— vélin..... 6 fr.
— Chine..... 15 fr.

Sous presse :

LETTRES A EUGÉNIE sur les spectacles (par le Prince de Ligne) accompagnées de nombreuses annotations par MM. Édouard Fournier & Jules Bonnassies.

LES THÉATRES EN 1780, 5e partie : L'OPÉRA (de tout *plus haut*) accompagnée de notes & de gravures nombreuses, par M. Jules Renaud. 2 vol. in-16.

La première partie (*La Confession générale d'Audinot*) & la sixième (*La Chronique Arétine*) paraîtront immédiatement après la cinquième.

Imp. L. Toinon et Cie, à Saint Germain.

PN 2633 A64

Allainval, Léonor Jean Christine Soulas d'
Lettre à Mylord

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY